

Maintenant

No 85

QUAND le PAPE a PARLÉ FAUT-IL SE TAIRE ?

UN ÉDITORIAL DE VINCENT HARVEY

- L'ÉGLISE
POST-CONCILIAIRE
ACCEPTE-T-ELLE
UNE UNIFORMITÉ
DOCTRINALE
DICTÉE D'EN HAUT?

LES JUIFS MONTRÉALAIS À L'HEURE DU CHOIX

- DÉCHIRÉE
ENTRE DEUX CULTURES
LA COMMUNAUTÉ JUIVE
NE PEUT SE PAYER LE LUXE
D'ÊTRE NEUTRE

PAR ABRAHAM ROTSTEIN

la CATÉCHÈSE A-T-ELLE UN AVENIR?

- LE PLURALISME DE
NOTRE SOCIÉTÉ
EXIGE-T-IL
SA SUPPRESSION ?
- POURRAIT-ON
LA REMPLACER PAR
L'ENSEIGNEMENT MORAL
ET LES SCIENCES
HUMAINES DE
LA RELIGION?

UN TEXTE DE RAYMOND LEMIEUX

AVRIL 1969 - 75 cents

QUAND LE PAPE A

La publication de l'encyclique *Humanae Vitae* et les réactions défavorables qu'elle a provoquées chez de nombreux chrétiens, chez des théologiens chevronnés et même chez certains évêquats, ont posé avec une acuité nouvelle un vieux problème: celui de l'autorité doctrinale dans l'Eglise. Le choc fut d'autant plus vif qu'une commission pontificale, très représentative de la communauté ecclésiale, s'était prononcée avec une majorité considérable en faveur d'une révision des normes antérieures de Pie XI et de Pie XII et que, d'autre part, le chapitre du schéma XIII (*L'Eglise dans le monde de ce temps*) traitant du mariage avait proposé une théologie que l'encyclique rétrécit et même contredit dans ses orientations les plus valables et les mieux fondées.

Cette nouvelle divergence, ajoutée à une diversité de plus en plus marquée au sein de la communauté des croyants, a contribué à accroître l'insécurité chez un bon nombre de catholiques habitués depuis leur enfance à une uniformité doctrinale dictée d'en haut jusque dans les moindres détails.

La tendance ultra-centralisatrice et l'autoritarisme doctrinal de Pie XII, renforcés par un Saint-Office inquisitorial qui baillonnait les meilleurs théologiens de l'heure tels un Chenu, un Congar, un De Lubac, avaient en effet instauré une sorte de monopole romain de la "vérité" chrétienne.

L'obéissance à la hiérarchie, ou plutôt à Rome, constituait l'attitude-type du catholique, la garantie de sa fidélité à la volonté de Dieu qui s'exprimait par la bouche du pape, "Vicaire" du Christ et jouissant, au surplus, de l'infailibilité. L'Esprit devait obligatoirement emprunter le canal descendant de l'institution.

Le durcissement institutionnel

La prépondérance du rôle institutionnel en catholicisme a une longue histoire, qu'il est impossible d'exposer ici. Le durcissement s'est surtout opéré depuis la contre-réforme. La déchirure de l'Eglise occasionnée par le prophétisme luthérien engendra par réaction, du côté catholique, le durcissement institutionnel avec son corollaire immédiat, l'autoritarisme doctrinal. Dans ce contexte, tout effort théologique nouveau venant de la base devenait automatiquement suspect.

Le concile Vatican I qui, grâce à une écrasante majorité ultra-montaine, définit le dogme de l'infailibilité pontificale sans le contrepoids de la collégialité, a encore contribué à renforcer cet autoritarisme doctrinal. Certes, la définition dogmatique elle-même mettait des limites au charisme de l'infailibilité pontificale. Le pape étant infailible lorsqu'il parle "ex cathedra", c'est-à-dire comme représentant de la foi de tout le peuple de Dieu. Cela ne se produisit à vrai dire que dans la définition du dogme de l'Assomption. Et dans ce cas, Pie XII consulta au préalable tous les évêques et un bon nombre de théologiens qui étaient très majoritairement d'accord. Mais dans la conscience des croyants, des prêtres et surtout de la curie romaine, on eut tendance à majorer l'autorité doctrinale de toutes les paroles du pape, qu'il s'agisse de "motu proprio", de lettres encycliques ou de simples discours d'occasion.

Vatican II rééquilibre les choses

Le concile Vatican II a tenté de rééquilibrer les choses, notamment par l'acceptation du principe de collégialité, par la définition d'une nouvelle ecclésio-

Maintenant

directeur-administrateur:
VINCENT HARVEY, O.P.
adjoints à la direction:
PIERRE SAUCIER
HELENE PELLETIER-BAILLARGEON
ANDRE CHARBONNEAU
YVES GOSSELIN, O.P.

DISTRIBUTION: Les Messageries Dynamiques Inc., 9820 rue Jeanne-Mance, Montréal — 384-6401

conditions d'abonnement:

ABONNEMENT D'UN AN \$ 7.00
ABONNEMENT D'ETUDIANT \$ 5.00
ABONNEMENT DE SOUTIEN \$10.00

N.B. Les abonnements ne sont enregistrés qu'au reçu du versement.

IMPRIME AUX ATELIERS DE
IMPRIMERIE MONTREAL OFFSET INC.

rédaction,
administration,
abonnements:

2715, CHEMIN COTE-STE-CATHERINE,
MONTREAL 250, P.Q. — Tél.: 739-2758

ARLÉ, FAUT-IL SE TAIRE?

logie dans *Lumen Gentium* et par la constitution dogmatique sur la révélation divine, *Dei Verbum*, qui constitue le "document théologique majeur de Vatican II" (B.-D. Dupuy, o.p., *Vatican II, La révélation divine*, tome I, p. 13).

Un des éléments très positifs de ce texte est l'affirmation, somme toute assez nouvelle, que le Magistère n'est pas "au-dessus de la Parole de Dieu" mais qu'il la sert, n'enseignant que ce qui a été transmis, pour autant que par mandat divin et avec l'assistance de l'Esprit Saint, il écoute cette Parole avec amour, la garde saintement et l'expose fidèlement, et puise en cet unique dépôt de la foi tout ce qu'il propose à croire comme divinement révélé (*Révélation divine*, ch. 2, n. 10, alinéa 2). L'intention du texte est claire: on a voulu mettre le Magistère à sa place, qui en est une de serviteur. Tous les croyants, aussi bien le Pape et les évêques que les autres chrétiens, sont soumis à la Parole de Dieu dont les deux principales voies d'accès complémentaires et inséparables sont l'Écriture et la Tradition, i.e. la vie de l'Eglise sous la conduite de l'Esprit Saint, depuis l'époque apostolique jusqu'à nos jours.

Tradition et Écriture

La constitution décrit ainsi la Tradition dans sa dimension historique: "Ce qui de fait a été transmis par les Apôtres embrasse tout ce qui contribue à la vie que le Peuple de Dieu doit mener saintement et à l'accroissement de sa foi; et ainsi l'Eglise, dans sa doctrine, sa vie et son culte, perpétue et transmet à toutes les générations, tout ce qu'elle est elle-même, tout ce qu'elle croit". Et elle ajoute ce texte très important sur le rôle théologique des croyants: "Cette tradition qui vient des Apôtres progresse dans l'Eglise sous l'assistance de l'Esprit Saint; en effet, la péné-

tration tant des réalités que des paroles transmises grandit aussi bien de la contemplation et de l'étude des croyants, qui les méditent dans leur cœur (cf. Lc 2, 19 et 51), que de l'intime intelligence des réalités spirituelles qu'ils expérimentent, et de la prédication de ceux qui, avec la succession dans l'épiscopat, ont reçu un charisme qui certifie la vérité" (RD. ch. 2, n. 8; c'est nous qui soulignons).

L'Écriture se situe pour ainsi dire à l'intérieur de la Tradition. On sait que Jésus n'a rien écrit; il a prêché. Les Apôtres ont également prêché avant de mettre partiellement par écrit le message qu'ils transmettaient oralement. Et certains d'entre eux n'ont même rien écrit. On constate, en outre, tant du côté protestant (voir l'article du pasteur J.-L. Leuba, *La tradition à Montréal et à Vatican II. Convergences et questions*, dans *Vatican II. La révélation divine*, tome II, pp. 481-482) que du côté catholique que non seulement le Nouveau Testament mais aussi l'Ancien Testament — donc toute la Bible — se situent à l'intérieur d'une tradition de pensée, de vie, d'espérance et de prières, dont les textes extrêmement précieux ne sont pourtant que des témoins partiels, souvent déficients et d'inégale valeur, en dépit même du phénomène de l'inspiration scripturaire. D'où l'importance du travail de l'exégète dont la méthode est décrite de façon admirable par la Constitution (ch. 3, no 12).

Le travail de l'historien et du théologien n'est pas moins compliqué. Le "docteur" — au véritable sens du mot — outre une connaissance approfondie de la Bible doit acquérir une masse énorme d'autres connaissances dans divers domaines comme la patristique, la théologie médiévale et moderne, l'histoire de la liturgie, de la spiritualité, des conciles, des dogmes, bref l'histoire de l'Eglise dans toutes les dimensions de son existence.

sommaire

Quand le pape a parlé, faut-il se taire?	
Vincent Harvey	98
Après le système chrétien	
Fernand Dumont	102

Les Juifs montréalais à l'heure du choix	
Abraham Rotstein	105
Les sophismes de l'Establishment	
Guy-H. Allard	108
L'enseignement religieux en mutation	
Raymond Lemieux	112
L'Eglise québécoise face aux défis politiques	
Jacques Grand'Maison	116

Lecteurs, qui êtes-vous?	
André Charbonneau	121
Section TEMOINS	
L'homosexualité dans le cinéma américain	
Richard Gay	125

La raison humaine

Une autre voie d'accès à la connaissance de Dieu et à sa Parole est la raison humaine dans sa quête quotidienne de la vérité. "Dieu, principe et fin de toutes choses, peut être connu avec certitude par la lumière naturelle de la raison humaine à partir des choses créées", comme l'affirme l'apôtre Paul dans sa *lettre aux Romains* (1:20). Les théologiens médiévaux n'hésitaient pas (tel un Thierry de Chartres) à faire sculpter, par exemple, dans les voussures du portail royal de Notre-Dame de Chartres, les représentants prestigieux de tous les arts libéraux (Cicéron, Aristote, Donat, Pythagore, etc.), les travaux des mois et les signes du zodiaque, pour bien montrer que la science, l'expérience quotidienne des hommes dans l'exercice de leurs métiers et leurs réflexions sur l'univers sont aussi, à côté de la Bible, des "révélations" sur Dieu.

Vatican II a souligné, notamment dans sa constitution pastorale *L'Eglise dans le monde de ce temps*, cet apport du monde à la compréhension et à la vie de foi du chrétien. On a répété que l'Eglise devait "se mettre à l'écoute du monde". Certains cardinaux et évêques, romains et autres, ne se sont peut-être pas rendu compte des implications d'une telle affirmation... si l'on en juge par leurs réactions post-conciliaires.

Les trois principales sources d'autorités

Ecriture sainte, Tradition, réflexion humaine ou philosophie, voilà les principales sources de la connaissance de Dieu et de son mystère de salut, c'est-à-dire de la théologie au sens plénier du mot. Après des siècles de juridisme et d'autoritarisme doctrinal dans l'Eglise, il fait bon de retrouver cet équilibre qui existait aux grandes périodes de la recherche et de la pensée chrétiennes. Thomas d'Aquin pouvait écrire au XIII^e siècle, sans trop faire froncer les sourcils des évêques et du pape, que la Sainte Doctrine s'alimente à trois sources d'autorité doctrinale: la Sainte Ecriture, les oeuvres des docteurs de l'Eglise (entendons les Pères des premiers siècles, les docteurs plus récents — de son vivant, Thomas d'Aquin fut reconnu comme une "autorité" en ce sens précis) et les écrits des philosophes (*somme théologique*, Ia, q.1, a.8, ad 2). Il ne sentait pas le besoin de mentionner le rôle du magistère dans sa définition de la théologie.

Vérité grecque et vérité biblique

En mettant l'accent sur la Bible et la Tradition, le texte conciliaire sur la *Révélation divine* invite la pensée chrétienne à se libérer de l'étau d'un certain rationalisme théologique dont les manuels scolastiques étaient un frappant exemple. Sous l'influence de la conception grecque de la vérité (*alêtheia*), très intellectualiste, et cérébralisée encore par le cartésianisme et le positivisme de l'esprit scientifique moderne; le christianisme était devenu un système d'énoncés et de "vérités" qu'on analysait dans l'éprouvette de la dialectique ou qu'on disséquait avec le scalpel du juridisme romain.

Or, le christianisme n'est pas un système idéologique, même s'il comporte une sagesse; il est essentiel-

lement une histoire, une façon de vivre et d'aimer, un type de relations avec Dieu et avec les hommes. La foi est d'abord et avant tout une manière d'être de tout l'homme. On l'apparenterait volontiers à l'amour fièle des époux. La Bible parle d'*Alliance* pour désigner l'"économie" (ou disposition) du salut. La Révélation ne nous apporte pas des "vérités"; elle nous fait connaître l'amour de Dieu pour les hommes, amour qui s'est principalement manifesté dans la personne de Jésus, mort et ressuscité pour les hommes.

Quand Jésus a dit qu'il était "la Voie, la Vérité et la Vie", il employait à vrai dire des synonymes du mot hébreu *emeth* qu'on a malheureusement traduit par le mot *alêtheia* (vérité au sens grec désignant la connaissance exacte de l'essence des êtres). Le mot hébreu *emeth*, au contraire, a une foule de sens tous liés les uns aux autres: il signifie la fidélité et la constance de Dieu ou du croyant, la paix, la droiture, la grâce, la justice, l'alliance, la promesse. Il embrasse le tout de la réalité et a un caractère spécifiquement historique. "Il s'agit toujours, écrit Soden, de quelque chose qui s'est passé ou se passera, non de ce qui est par nature, qui est et doit être ainsi. Dans cette mesure, réalité et vérité ne seraient pas ici à distinguer radicalement l'une de l'autre mais la vérité est la réalité vue comme historique. La vérité n'est pas quelque chose qui se situerait en quelque sorte sous ou derrière les choses et que l'on découvrirait en pénétrant dans leur profondeur, à l'intérieur d'elles; c'est ce qui se manifestera dans l'avenir.

L'opposé de la vérité, pourrait-on presque dire, n'est pas proprement l'illusion, mais essentiellement la déception. Ce qui possède durée, consistance, avenir, est vrai, et donc en particulier l'éternel en tant qu'il est l'impérissable, le permanent, le définitif, l'eschatologique". (cité par Walter Kasper, *Dogme et Evangile*, p. 63).

Entre le "Déjà là" et le "Pas encore"

En christianisme, la vérité est donc histoire, réalité vécue, marche en avant vers un accomplissement personnel et collectif, invention permanente sous la mouvance de l'Esprit dont l'Ecriture nous dit qu'il nous "fera entrer dans toute la vérité", qu'il "fera toutes choses nouvelles". "Nouveau", du reste, est un terme fondamental de l'Ecriture: "nouvelle création", "homme nouveau", etc. Ce qui rend possible cette nouveauté, c'est que Dieu est le nouveau par excellence, vie et dynamisme par essence, et qu'il demeure toujours puissance de création face au monde. La parousie ne sera-t-elle pas un nouveau départ créateur, une autre "nouvelle création", bien qu'en continuité avec l'histoire, le "Déjà là"? La vérité chrétienne est essentiellement pérégrinante: elle se situe dans la ligne de l'espérance entre un "Déjà là" et un "Pas encore".

En fait rien n'est plus contraire à l'Evangile que le conservatisme frileux avec le regard tourné uniquement vers le passé (ses institutions, ses législations, ses décrets, ses conceptualisations, voire ses formulations dogmatiques), même par le louable souci de sauver la tradition. Celle-ci, en effet, n'est sauvée que dans la mesure où elle est assumée dans une dynamique novatrice et créatrice.

Et les dogmes?

Nous venons de mentionner les dogmes. Cela au moins, diront les lecteurs, doit être une base solide et intouchable!

Disons d'abord que l'Evangile est beaucoup plus large et englobant que les dogmes. Ceux-ci ne remplacent pas la Parole de Dieu. Il ne faut donc pas les concevoir comme des axiomes mathématiques d'où l'on pourrait déduire toute la Révélation. Elaborés péniblement au cours des âges, dans une culture donnée et le plus souvent à l'occasion d'hérésies particulières, ils demeurent marqués par les limites inhérentes à leur histoire et à la culture de leur époque respective. Prenons par exemple le dogme christologique des deux natures humaine et divine unies dans l'unique personne du Verbe... Il s'agissait de sauvegarder à la fois, contre des hérésies opposées, le réalisme de l'Incarnation, et donc l'authenticité humaine du Christ d'une part, et sa dimension divine d'autre part. Pour ce faire on a utilisé des notions philosophiques de "nature" et de "personne" de l'époque, en les affinant. Aujourd'hui la philosophie, la psychologie et en général les sciences humaines nous apportent des lumières nouvelles sur la "nature" de l'homme et sur les composantes de la "personne". C'est la tâche des théologiens de ré-intelligir et de reformuler pour leur temps le même mystère du Christ à l'aide de ces nouvelles lumières.

En outre, chaque dogme doit être compris à partir de la totalité de l'Ecriture; c'est ainsi qu'il trouve sa vraie place, sa vraie valeur et ses véritables limites. Chaque progrès dans la connaissance de l'Ecriture amène donc en même temps un progrès dans l'interprétation des dogmes. Ajoutons enfin que les dogmes ne sont pas des points d'arrivée fixés à tout jamais, mais bien plutôt des points de départ dont le rôle, dans la plupart des cas, est de dégager l'horizon, là où l'hérésie ne le laisse plus ouvert sur la totalité inaccessible du mystère de Dieu et du mystère du Christ.

Les erreurs de l'Eglise

Une fausse apologétique du silence et qui confiait parfois à la pieuse hypocrisie, essayait de camoufler les erreurs de l'Eglise et de laisser entendre que la doctrine officielle du magistère s'est toujours développée harmonieusement en se complétant, mais sans jamais avoir à se rétracter. "Il suffit de comparer, écrit Hans Küng, le document doctrinal autoritaire des années soixante du siècle dernier — le "syllabus ou catalogue des principales erreurs de notre temps" de Pie IX en 1864 — avec les documents doctrinaux de Vatican II..., pour se rendre compte aussitôt que c'est uniquement par les méthodes du totalitarisme partisan ("car le parti a toujours raison") qu'on a pu parvenir à transformer toutes les contradictions en un développement logique. Il n'y a plus développement là où c'est le contraire qui est expressément affirmé" (*Etre vrai. L'avenir de l'Eglise*, p. 153). Tel est le cas pour l'essentiment donné au progrès moderne dans la constitution sur l'Eglise dans le monde de ce temps et la condamnation solennelle qu'en avait donnée Pie IX, en 1864. De même en est-il pour un bon nombre "d'erreurs" solennellement

condamnées par Pie IX, dont en particulier la liberté de religion, à laquelle pourtant Vatican II a donné officiellement son assentiment. Que l'on pense encore à la condamnation de Galilée, à l'interdiction du prêt à intérêt (qui ne fut reconnu légitime qu'au début de l'époque moderne), à l'excommunication du patriarche Photius et de l'Eglise grecque, à l'Inquisition, etc. Des erreurs et péchés de notre Eglise on pourrait faire une très longue liste.

Mais faut-il s'en scandaliser? Pour ma part, je me sentrais très mal à l'aise dans une Eglise où il n'y a ni péché, ni erreur. Ce ne serait vraiment pas une Eglise faite pour moi!

Et pourtant il faut un magistère!

Le successeur de Pierre et les successeurs des Apôtres ont pourtant une responsabilité spéciale dans l'ordre de la foi. Comme le rappelle à bon droit la constitution sur la *Révélation divine* (ch. 2, no. 10), "la charge d'interpréter authentiquement la Parole de Dieu, écrite ou transmise... a été confiée au seul Magistère vivant de l'Eglise". Et un peu plus bas, elle affirme que "selon le très sage dessein de Dieu, la sainte Tradition, la sainte Ecriture et le Magistère de l'Eglise sont reliés et associés entre eux de telle sorte que l'un ne tient pas sans les autres et que tous ensemble, chacun à sa manière, sous l'action de l'unique Esprit Saint, contribuent efficacement au salut des âmes" (no. 10).

La constitution *Dei Verbum* ne détermine pas le mode d'exercice de ce magistère. La réflexion théologique ne s'est pas prolongée jusque-là. Le pouvait-elle à ce moment-ci?

Dans l'histoire de l'Eglise, ce magistère s'est exercé de façon différente à l'âge apostolique, à l'époque patristique, au Moyen Age et à l'époque moderne (post-tridentine). Il faut bien avouer que la forme féodale de l'exercice de l'autorité dans l'Eglise, influencée par un type de culture et de société, fut la moins bonne, au jugement du chrétien d'aujourd'hui. Et on peut regretter que cette tendance autoritariste semble encore dominante dans les milieux romains. A preuve l'encyclique *Humanae Vitae*, le progrès intenté à Mgr Illich, les mises en garde répétées de Paul VI, etc. La façon dont le Pape a procédé, en particulier dans la question de la régulation des naissances, nous semble tout à fait le contraire de ce que doit être la forme d'exercice de l'autorité dans l'Eglise post-conciliaire et dans l'Eglise de demain composée d'hommes habitués à la démocratie et à la participation.

En guise de conclusion, il nous apparaît légitime d'affirmer que la fidélité du chrétien ne s'aligne pas nécessairement sur l'enseignement non-infaillible du Pape. C'est d'ailleurs dans ce sens qu'il faut interpréter la déclaration de certains évêquats qui ont rappelé la primauté de la conscience du couple par rapport à certaines normes morales d'*Humanae Vitae*. Dans une famille — et l'Eglise en est une — les enfants ne peuvent-ils pas différer d'opinion avec leurs parents sans que pour autant soit entamée leur affection filiale?

VINCENT HARVEY, o.p.



APRÈS LE SYSTÈME CHRÉTIEN

FERNAND DUMONT

Qu'ils le regrettent ou non, les croyants de ces années-ci vivent dans un âge nouveau et particulièrement incertain de la foi. Le système chrétien agonise. J'entends par *système* non pas seulement un corps bien assuré de *vérités* qui parfois finissait par dévorer la vérité tout court, mais aussi un système social: car derrière les trop rigides unanimités intellectuelles se cachent toujours des pouvoirs qui utilisent bien d'autres moyens de conviction et d'asservissement que ceux qui tiennent à la raison ou à la foi. Pour les croyants qui ne regrettent pas la liquidation de la chrétienté et qui tâchent de conserver quelque lucidité, les plus anciens problèmes se reposent à neuf: qu'est-ce que le magistère, la tradition, la foi elle-même? Après la mort du système chrétien, en quel sens peut-il exister une expérience psychologiquement et historiquement cohérente du christianisme?

La fin des systèmes

Dans un récent numéro de *Maintenant*, M. Claude Panaccio formulait des questions de ce genre au nom des incroyants. Malgré son allure un peu trop systématique et un peu trop proche de la dialectique abstraite de feu Hegel, son article a une très grande portée. Il ramène à l'essentiel nos propres interrogations de croyants: après la chrétienté, sommes-nous condamnés à l'agnosticisme? Je voudrais garder à cette interrogation toute sa résonance, c'est-à-dire ne pas essayer d'y

répondre d'une manière exhaustive dans ce bref article. Pour un croyant, la question posée s'étoile en effet dans de multiples directions. Tout comme ce thème qui faisait l'objet des récentes *Journées de la pensée chrétienne* à l'Université Laval et où j'étais chargé, conjointement avec Jacques Godbout, de confronter l'expérience de la foi et celle de l'incroyance. En préparant des notes pour mon exposé, en songeant aussi à l'article de M. Panaccio, j'essayais de mesurer nos tâches de croyants d'après le système. Et je me disais qu'il nous faudra recommencer par le début, c'est-à-dire par l'examen courageux de la foi dans nos vies. Non pas pour faire de la confession un substitut du contenu de notre foi: ce serait une manière à peine subtile d'entériner l'agnosticisme dont M. Panaccio nous soupçonne non sans raison. Mais la fin des systèmes invite à revenir à l'expérience subjective. Si celle-ci ne peut tenir lieu d'un contenu de la foi en l'Eglise, elle n'en est pas moins une sorte de premier recours.

Je ne vois pas, pour ma part, que la foi et l'incroyance s'opposent comme deux attitudes symétriques, comme un système s'oppose à un autre système. Il suffit de connaître un peu l'histoire de cette curieuse institution qu'est l'Eglise pour savoir que l'incroyance y a toujours été au cœur de la foi comme son inéluctable défi: un croyant n'est pas nécessairement un crédule. Par ailleurs, si la foi

est, chez le croyant, le ressort le plus profond de sa vie, elle ne dicte pas toutes les positions à prendre quant à l'existence. En bien des domaines, et parmi les plus décisifs, l'incertitude du croyant est aussi grande que celle de l'incroyant. De sorte que la solidarité de l'un et de l'autre efface souvent, en ces matières, toute opposition rigide de *doctrines*.

Redécouverte de la foi

Mais ce sont là des évidences très anciennes. La chrétienté n'a jamais été étanche. Ce qui est plus particulier à notre époque, c'est l'expérience corrélatrice, souventes fois vérifiée, de la fin du système chrétien et de la redécouverte de la foi. Pour bien des catholiques, en effet, si ce temps en est un d'incohérence, il est aussi celui d'une foi plus certaine: et cette certitude advient parfois de l'agonie même du système chrétien. Il y a là un paradoxe, bien sûr, que pourrait éclairer, du moins dans une première vue des choses, des récits personnels qui feraient apparaître des itinéraires très divers. Je ne veux pas céder à la confession, je le disais au départ. Mais peut-être puis-je avouer que si la foi s'est un moment évanoui pour moi, ce fut à un âge très jeune, trop jeune pour que j'aie pu me révolter contre le système. C'était à l'école, en dixième année, dans le cycle de ce cours "primaire supérieur" où, faute de latin, de grec et de français, on s'occupait sérieusement de mathématiques, de physique et

de chimie. La bienveillance des autorités ecclésiastiques et civiles nous avait pourtant pourvu d'un cours d'apologétique; ma foi s'y est perdue. Non pas par des arguments contraires à ceux du livre ou du professeur. J'ai beaucoup pleuré, supplié, ma foi disparue. Au fond, je ne la sentais plus. Elle s'était évanouie par l'intoxication du système; je ne l'avais pas éprouvée jusqu'alors comme une expérience vécue. Pourtant, j'aurais pu la percevoir dans le dévouement de mes maîtres et de mes proches. Aussi, si j'ai recouvré ma foi en Dieu, au Christ, à l'Eglise, ce n'est pas en relisant mon vieux manuel d'apologétique; c'est en redécouvrant l'amour de la femme, l'amitié, des solidarités humaines même avec des incroyants. En redécouvrant aussi la liberté de la recherche intellectuelle, l'attention minutieuse à la cohérence des choses de ce monde.

J'ai quelque scrupule à évoquer ainsi un témoignage personnel. Mais je sais qu'il déborde infiniment mon itinéraire pour rejoindre l'expérience de beaucoup de croyants.

Nous vivons à trois étages!

Les uns et les autres, il faut le dire, nous vivons désormais à trois étages. Certains vont sourciller à cette image et protester de l'unité de la personne et de l'unité de la foi. Libre à eux de regretter le plain-pied de jadis, le système confus où on trouvait pêle-mêle, dans toutes les armoires, l'Evangile et le cléricalisme, la langue et la foi, M. Duplessis et ce qu'il appelait "la sainte loi du travail" ... Je voudrais d'ailleurs les rassurer aussitôt en précisant que si trois étages il y a, il s'agit bien de la même maison. Et pour reprendre très librement une comparaison que Bachelard applique à la poésie, la foi n'est pas au grenier mais au soubassement.

Décrire aujourd'hui l'expérience de la foi, ce ne peut être, pour moi, que la situer par rapport à cet étagement. Cela aussi est, me semble-t-il, une conséquence du nouvel âge, de celui d'après le système: on ne

peut plus guère parler directement de la foi. On ne l'atteint désormais que par ses alentours.

L'aménagement rationnel du monde

Comme beaucoup d'hommes de cette époque-ci, mon étage supérieur c'est celui de la science, de la technique, de l'aménagement rationnel du monde. A cause de mon métier et par conviction profonde, j'y passe le plus clair de mon temps. C'est une ambition sans limite que celle de rendre compte de la cohérence de l'univers. Le résidu n'est pas dans une sorte de *mystère* que l'explication devrait mettre entre parenthèses. La désacralisation n'est pas un pis-aller, mais une tâche. Où jouent la science et la technique, l'action humaine doit avoir une portée systématique. La machine, la théorie, l'organisation, la "structure" (pour reprendre un mot à la mode) ne renvoient pas à des intentions particulières: ce sont manières de penser et de faire d'autant plus efficaces qu'a été dégagée leur logique la plus générale.

Les fins de l'existence

Mais à un deuxième palier, l'action humaine a un tout autre sens. Ici, sa portée n'est plus générale mais particulière, et elle n'est authentique qu'à cette condition. L'amour, la paternité, l'amitié ne dissimulent pas la *généralité* de la femme, du fils ou de l'ami. La vocation n'est pas non plus le tracé d'une tâche anonyme: quand nous protestons contre les conditions de travail de l'ouvrier d'usine, c'est parce que nous croyons que chacun a droit à son destin particulier. Cela n'est pas vrai seulement des individus mais aussi des collectivités. Si les modalités du développement économique relèvent de techniques universelles et générales, les fins du développement sont diverses: c'est pourquoi en me vouant à ma modeste place à l'aménagement rationnel de la planète, je n'en crois pas moins à l'avenir des petites nations.

En somme, les finalités, les valeurs — c'est-à-dire les éléments les plus importants de

nos vies — sont *singulières*. On n'aime pas les personnes, on ne s'engage pas contre l'injustice, on ne parie pas sur le Québec comme on applique une loi ou un modèle scientifique à un cas particulier. Les solidarités sont élues selon une thématique tout autre: celle où font question les fins de l'existence, le mal, le salut, la fidélité.

Si notre siècle poursuit avec ferveur l'aventure de la science, il n'en mène pas moins, et avec une même ardeur, l'élucidation de ces thèmes. Protestation de l'injustice, convulsions de la violence, procès de nos modes de vie, angoisse de la solitude, manque du goût d'exister ... On peut parler légitimement ici d'une foi proprement humaine. Ce qui ne nous conduit pas à opposer l'irrationnel, le mystère confus à la rationalité du premier étage. Cette foi humaine comporte sa critique propre. Elle est aussi impitoyable que celle de la raison scientifique même si elle est d'une autre ordre. Je trouve symptomatique que Sartre aie centré cette critique sur ce qu'il appelle *la mauvaise foi*. C'est dans cette perspective, j'imagine, que nous nous plaçons quand nous dénonçons ceux qui plaident pour l'homme en général en masquant l'oppression des groupes particuliers, ceux qui sont contre la violence spectaculaire en refusant de dénoncer la violence cachée, ceux qui sont pour les pauvres sans déranger les riches. Déjà, au plan de la foi proprement humaine, l'incroyance est dans la foi comme sa garantie d'authenticité.

Tout au fond de l'homme

De ce deuxième niveau, on ne passe pas au troisième, à celui de la foi chrétienne, pour trouver je ne sais quelle solution définitive aux difficultés de cette foi humaine que nous partageons de plain-pied avec l'incroyant. Une plus grande ouverture encore est impliquée. Par dessous la "mauvaise foi de Sartre" existe un mal plus fondamental, une insuffisance radicale de ce monde, un vice secret de nos amours et de nos fidélités. Certains incroyants y sont aussi sensibles que les chrétiens: car le problème initial d'où la foi

chrétienne prend son essor nous est commun à tous.

Quelque chose ne va pas tout au fond de l'homme. Comme si l'humanité était restée coincée dans un choix premier: un choix que chacun de nous n'est pas libre d'effacer. Une hypothèque que nous ne pouvons lever. Quand le chrétien parle alors du *péché originel*, il ne pense pas *expliquer* ce mal radical. Il le constate, il le raconte, il l'avoue. Il en fait d'abord, comme tout homme, un défi envers Dieu. Bien d'autres que lui sont allés et vont jusque-là. Avoir la foi, c'est parvenir plus loin encore: c'est croire au Christ-Dieu, à sa mort, à sa résurrection, à notre rédemption. C'est croire que les hommes sont sauvés au plus profond de leurs amours et de leurs fidélités.

Le noyau de l'expérience vécue de la foi

Cela suppose, il est vrai, une certaine naïveté. Mais à mesure que l'on avance dans la vie, cette croyance extraordinaire se dépouille de sa naïveté première et c'est même, en un sens, de ce dépouillement qu'elle se fortifie. En tout cas, à mon âge, ce que je ressens rejoint tout à fait ce que Pierre Jouguelet écrivait récemment: "Rappelez-vous ce que Péguy appelait le secret de l'homme de quarante ans. Il faut toutes les illusions de la jeunesse, et encore entretenues par beaucoup de marchands, pour se plaire à soi-même. Avec le temps, à travers ses échecs et ses défaillances, plus encore à travers ses réussites et l'usure du bonheur, l'homme apprend qu'il n'est pas aimable. Ce moi qui est en lui, il le supporte en maugréant, parfois il le hait, plus souvent il essaie de n'y pas penser et se réfugie dans la médiocrité... On comprend alors ce que signifie le salut. Alors que mes tares et mes limites sont bien réelles, que je les vois en vérité et n'espère rien, je découvre un jour que je suis aimé. Un regard est posé sur moi. Certes il ne méconnaît pas ma misère, il aiguise plutôt la conscience que j'en ai et change en repentir mon vague désespoir... Ainsi dans un retournement qui est une seconde naissance, l'homme aimé se découvre capable d'aimer. Objet d'une

attention infinie, il devient source d'une attention émerveillée qu'il accorde à soi, à toutes choses, et plus encore au Sauveur qui lui a rendu la vie" (1)

J'ai voulu citer ce témoignage parce qu'il me permet de me défendre, comme je me l'étais promis, d'une confession trop personnelle. Parce qu'il décrit surtout ce qui est, pour moi aussi, le *noyau* de l'expérience vécue de la foi.

Une appartenance "critique"

De là, si je suis amené à adhérer à l'Eglise, ce n'est pas seulement une conséquence mais tout autant un antécédent. L'Eglise est ce peuple par lequel m'est parvenu et me vient encore le témoignage portant sur le Christ et la Rédemption. Je tâche, ici encore, que mon appartenance ne soit pas trop naïve. Je sais que le cléricalisme existe. Je sais que les chrétiens sont souvent indignes de la foi qu'ils professent, et moi le premier. A ce troisième étage de la vie se joue aussi la "mauvaise foi". Je la reconnais dans l'Eglise, je la vois dans ma vie. C'est un des impératifs que la foi impose que la critique de la manière dont elle est vécue.

Trois étages: on constate, à la fin, comment cette image première est, à la fois, nécessaire et limitée. *Nécessaire*, pour que puissent être vécues avec authenticité les dimensions spécifiques de nos actions et de nos engagements. *Limitée* aussi: car si elle n'englobe pas toute l'existence dans un système confus, la foi devient, pour celui qui l'éprouve, l'exigence secrète de tous ses vœux humains. Elle est l'amour qui permet vraiment de croire à tous les autres sentiments. Elle est l'espérance qui maintient irrémédiablement ouverts les devoirs de la raison et les espoirs que le croyant partage avec les autres hommes.

Fernand DUMONT

(1) Dans *Qui est Jésus-Christ, Recherches et débats*, Desclée de Brouwer, 1968, 167-169.

LECTURES

Qui est Jésus-Christ?
Semaine des intellectuels catholiques 1968,
Desclée de Brouwer,
1968.

Ce recueil des travaux de la dernière semaine des intellectuels catholiques est, comme à l'accoutumé, d'une très grande richesse. Selon la tradition maintenant bien établie, des non-chrétiens ont été invités à dialoguer avec des hommes de notre foi: j'ai cru remarquer que leurs positions sont ici un peu feutrées, mais il faut mettre cela, sans doute, sur le compte d'une certaine communauté fraternelle dans les croyances diverses des hommes de bonne volonté.

Roger Duchène:
Madame de Sévigné,
Collection "Les écrivains devant Dieu", Desclée,
1968.

"Tous nos désirs n'avancent pas d'un moment l'arrangement de la Providence; car j'y crois, mon cousin, c'est ma philosophie. Vous de votre côté, et moi du mien, avec des pensées différentes, nous allons le même chemin: nous visons tous deux à la tranquillité, vous par vos raisonnements, et moi par ma soumission" (cité, p. 43). On aura reconnu une des couleurs dominantes de la spiritualité du grand siècle et peut-être du nôtre encore. A travers le témoignage de cette honnête croyante, c'est une dimension importante de l'éternelle psychologie du chrétien qui est illustrée. Un très beau livre.

Jean Mouroux:
A travers le monde de la foi, Collection Cogitatio Fidei, Ed. du Cerf, 1968.

Qui ne se souvient d'avoir lu, du même auteur, et avec une égale ferveur, *Le sens chrétien de l'homme* ou *L'expérience chrétienne*? M. Mouroux réunit ici des articles dispersés mais qui se rejoignent en une remarquable unité faite d'un sens très pur de la tradition et d'une présence attentive aux inquiétudes d'aujourd'hui.

Fernand DUMONT

LES JUIFS MONTRÉALAIS

À L'HEURE DU CHOIX

par Abraham Rotstein

J'avoue être intimidé par l'ampleur du sujet. Il suscite tant de questions. À propos du passé, certes! Mais surtout à propos de l'avenir, toujours incertain. Faut-il pour autant renoncer à dégager les perspectives inhérentes à ce problème et cesser d'élaborer des principes moraux aussi bien que politiques appropriés? Je ne le crois pas.

Je n'ai ici qu'une prétention: soulever les questions qui m'apparaissent les plus significatives. Ce qui, somme toute, constitue une approche toute subjective: celle d'un Juif montréalais conscient d'être à la fois observateur et objet de son observation. Vous me pardonnerez donc si j'écris à partir de ma propre expérience.

UNE TROISIEME SOLITUDE

Qui a oublié ce roman de Hugh MacLennan où l'on trouve une description poignante des deux solitudes de notre pays? Mais, à vrai dire, plusieurs Canadiens n'appartiennent ni à l'une ni à l'autre de ces communautés. Ils vivent entre les deux et forment une troisième solitude.

Celle-ci fera l'objet de mon propos, c'est-à-dire la communauté juive de Montréal, celle que j'ai connue, avant les événements qui ont produit le Québec nouveau, celle qui se perpétue aujourd'hui avec ses valeurs et aussi ses préjugés, alors que la situation a changé du tout au tout.

LA NATION NEUTRE

Je me permets de faire d'abord appel à une allégorie que j'emprunte aux temps les plus lointains de notre passé canadien. Historien en économie, j'ai trouvé dans les archives et les vieux documents que je suis appelé à consulter un fait mystérieux qui me hante souvent. J'évoque ici l'existence d'une tribu d'Indiens établie sur les rives du lac Ontario, près de la rivière Niagara, entre deux tribus ennemies qui se faisaient inlassablement la guerre, celle des Hurons, postée au nord du lac Ontario, et celle des Iroquois, installée au sud du lac Erié. On l'appelait la Nation Neutre. Songeons au caractère vraiment exceptionnel de cette neutralité dans le contexte indien. Pour les historiens, cette attitude demeure une énigme. J'ai beaucoup réfléchi à cette nation en songeant à la communauté juive.

UNE NATION RICHE ET PACIFIQUE

Les Neutres étaient une nation riche. Voyons la

description qu'en donne le père Jérôme Lalemant en 1640 dans **Les Relations des Jésuites**:

"Ils ont le bled d'Inde, les faizoles et les citrouilles en esgale abondance. La pesche pareillement y semble esgale, pour l'abondance de poisson, dont quelques espèces se trouvent en un lieu, qui ne sont point en l'autre. Ceux de la Nation Neutre l'emportent de beaucoup pour la chasse des Cerfs, des Vaches et des Chats sauvages, des loups, des bestes noires, des Castors et autres animaux, dont les peaux et les chairs sont précieuses. L'abondance de chair y a esté grand cette année pour les neiges extraordinaires qui sont survenues, qui ont facilité la chasse... Ils ont aussi quantité de coqs d'Inde sauvages, qui vont par troupes dans les champs et dans les bois."

(**Les Relations des Jésuites**, vol. 21, p. 194-196)

Cette prospérité allait de pair avec la paix dont témoigne cet autre extrait:

"Nos Français qui les premiers ont esté ici, ont surnommé cette Nation, la Nation Neutre, et non sans raison. Car ce pais estant le passage ordinaire par terre de quelque Nation d'Iroquois et des Hurons ennemis jurez; ils se conservent en paix également avec les deux. Voire mesme autresfois les Hurons et les Iroquois se rencontrans en mesme cabane ou mesme bourg de cette Nation, les uns et les autres estoient en assurance tant qu'ils ne sortoient à la campagne; mais depuis quelque temps la furie des uns contre les autres est si grande qu'en quelque lieu que ce soit, il n'y a pas d'assurance pour le plus foible..." (p. 192)

Cette neutralité entre deux forces hostiles fut également remarquée par le père Joseph de la Roche Daillon lors d'un voyage qu'il fit en ce pays où il passa l'hiver 1626:

"Ils avoient paix et demeuraient neutres entre les deux Nat. chacune desquelles y estoit la bien venue, et où ils n'osoient s'entredire n'y faire aucun desplaisir, et mesme y mangeoient souvent ensemble, comme s'ils eussent esté amis; mais hors de là s'ils se rencontroient, il n'y avoit plus d'amitié n'y de caresse, ains guerres et poursuites qu'ils continuent à outrance, sans qu'on aye encore pû trouver moyen de les reconcilier et mettre en paix, leur inimitié estant de trop longue mais enracinée et fomentée par les jeunes hommes de l'une et l'autre Nation..." (G. Sagard-Théodat, **Histoire du Canada**... Paris 1866, pp. 810-11).

FIN TRAGIQUE DE LA NATION NEUTRE

L'histoire de la tribu pacifique des Neutres est une histoire tragique. La nouvelle technologie d'alors, je veux parler des fusils que les Français apportèrent lors de la traite des fourrures, bouleversa toutes les traditions anciennes et les institutions. L'invasion des Iroquois amena la destruction des anciennes relations pacifiques et la conquête des Neutres aussi bien que celle des Hurons.

LA COMMUNAUTE JUIVE DE MONTREAL

Les parallèles historiques ont des limites. Les différences sont souvent plus importantes que les ressemblances. Mais, si je ne m'abuse, un égal désir de neutralité entre les deux cultures qui s'affrontent à Montréal, anime plusieurs de mes amis juifs. Le rapprochement culturel avec la communauté canadienne française, une entente qui sauvegarderait la position des Juifs dans cette période de changement rapide et permettrait de poser des gestes concrets susceptibles de montrer que nous ne sommes pas entièrement liés à la culture anglo-saxonne malgré les tendances historiques manifestées, telle est, je pense, la voie qu'envisage la communauté juive de Montréal.

Ce n'est pas pour renforcer des peurs et des soupçons que j'ai attiré l'attention sur cet épisode lointain mais pour signaler que le rêve de neutralité des Juifs ne pourrait être perpétué que si les Juifs et les Canadiens français pouvaient rester fidèles à leur foi passée et si un processus rapide de changement social n'avait pas commencé à agir avec autant de célérité.

LE MYTHE ARCADIEN DE LA SURVIVANCE

De fortes ressemblances rapprochaient autrefois l'histoire des Juifs et celle des Canadiens français. Pour ceux-ci, le but primordial était évidemment la survivance. Certes, c'était un rêve arcadien d'une simplicité toute pastorale. Ce thème est bien connu. Citons pour mémoire le roman *Jean Rivard, le défri-queur*, écrit par Antoine Gérin-Lajoie en 1862. Le but avoué de cette oeuvre était franchement propagandiste: souligner la vocation rurale du Canada français. "Emparons-nous du sol, c'est le meilleur moyen de conserver notre nationalité." Ce qui devint le signe de ralliement des nationalistes qui domina la pensée sociale des Canadiens français au cours du XIXe siècle.

Ce mythe de l'Arcadie eut son pendant dans la littérature juive du début du vingtième siècle: celui du "shtetl"; cette petite ville ou ce village de l'Europe de l'Est, où une vie simple, faite de piété, d'humilité et de soumission à la nature, devait rapprocher l'individu des intentions divines. Dans les écrits de Mendele, de Peretz, et de Sholom-Aleichem, on retrouve ainsi le mythe arcadien de la survivance. C'est celui-là que les Juifs immigrants apportèrent avec eux à Montréal et enseignèrent à leurs enfants.

UNE IMPOSSIBLE NEUTRALITE

Ce rêve inaccessible dans un centre industriel et urbain comme Montréal disparut de notre histoire

pour les mêmes raisons qui entraînèrent la chute de la vocation rurale du Canada français. L'industrie moderne, les communications, la société technologique, ont mis fin à ces deux mythes et en ont créé de nouveaux. Voilà pourquoi, si nous revenons à notre parallèle historique, le rêve de neutralité dont j'ai parlé passe également du côté des mythes anciens. Voilà pourquoi je ne crois plus possible, dans le contexte actuel, une situation de neutralité entre les Anglais et les Canadiens français.

Ce point-là n'est pas une thèse que l'on puisse soutenir avec une rigueur toute scientifique. C'est plutôt le résultat d'une intuition personnelle que je tire de la connaissance du passé. Permettez-moi d'insister sur cet aspect. Les jeunes Juifs de ma génération ont vécu des situations cocasses, surtout lorsque nous avons été jetés au sein de deux cultures que nous ne partagions pas. Nous ne pouvions pas fréquenter les écoles françaises dont nous étions exclus faute d'être catholiques. Nous sommes ainsi devenus néo-protestants.

ISOLES ENTRE DEUX GROUPES ETHNIQUES

Je me souviens de ma première année scolaire. Je fréquentais le Bancroft School, rue St-Urbain, avec une trentaine d'autres élèves âgés de six ans. Notre institutrice s'appelait Miss Cohen. Près de la porte de notre classe, se trouvait un grand drapeau, l'Union-Jack, et chaque journée débutait par des exercices matinaux tels le salut au drapeau et le serment d'allégeance que nous avons prêté au souverain et qui se terminait par cette phrase: "one king, one empire, one flag". Ce salut au drapeau était suivi d'oraisons dominicales et d'un hymne. Souvent Miss Cohen lançait sa classe composée de vingt-huit élèves juifs et d'un Ukrainien, sur la piste d'un refrain entraînant, mais le caractère ironique des exercices matinaux ne nous échappait point. Il appartenait à un monde plus mythique que réel. La vie elle-même se déroulait au sein d'une communauté juive repliée à toutes fins pratiques sur elle-même. On nous enseignait les mythes saxons mais les contacts avec la communauté anglaise étaient pratiquement inexistantes. Tout autour de nous, vivaient les Canadiens français. Ceux-ci demeuraient nos plus proches voisins.

Je conserve un souvenir vivace de la classe ouvrière canadienne-française et de son milieu. Je suis né et j'ai grandi dans l'est de Montréal et j'évoque toujours cette vie d'autrefois avec une certaine nostalgie.

SOLIDARITE GRANDISSANTE DES CANADIENS FRANCAIS

L'été en était la saison typique — les longues veilles sur le trottoir dans un fauteuil à bascule, l'ombre des escaliers extérieurs grimpant comme des vignes, les pipes émettant leur bouffée de fumée, la bonne humeur qui présidait au bavardage sur le pas des portes. Les aînés se retiraient, ne restaient que les baisers des jeunes dans la lumière jaune des rues et parfois la voix rauque d'un buveur attardé. C'était un monde calme, résigné à son destin, incapable de comprendre les ambitions étranges comme les miennes, celles de partir.

A vrai dire, jusqu'à mon départ pour les Etats-

Unis où, à vingt ans, je suis allé poursuivre mes études, je n'ai point connu d'autre Canada français. A mon retour seulement, j'ai pu découvrir cet autre univers canadien-français, la classe moyenne, fortement unie, intelligente et cultivée, familière avec la littérature, les beaux-arts et la cuisine, mais presque coupée des ouvriers. Pour cette classe moyenne, les gens de l'est de la ville suscitaient le dédain. Ils portaient une peste sociale dont il fallait prémunir les enfants.

Au cours des années récentes, ces deux univers canadiens-français se sont retrouvés. Je crois discerner maintenant une nouvelle affection commune, un désir subtil d'affirmation collective qui embrasse dans une même solidarité les deux mondes que j'ai connus.

LES JUIFS DANS LE QUEBEC NOUVEAU

Au coeur de la révolution qui se déroule au Québec, la communauté juive est confrontée à des problèmes complexes. La révolution en cours est en train de se structurer de façon originale et il est évident - il était évident depuis longtemps - que cette révolution est aussi bien politique et économique que culturelle. Celle-ci a déjà changé la situation du Québec qui continuera à évoluer dans le même sens. Il s'agit donc d'une révolution sociale radicale. Il faut d'ailleurs se préparer à des changements plus radicaux encore au niveau des relations qui unissent les groupes et les provinces. Le moment est donc venu, je crois, de discuter ouvertement l'ensemble des problèmes de l'adaptation à ces forces sociales nouvelles. Je parlerai ici des efforts qui m'apparaissent essentiels de faire sur les plans culturel et économique.

TENIR COMPTE DE LA PRIORITE DE LA LANGUE FRANCAISE

La tâche présente consiste à réfléchir sur les principes de la coexistence de la communauté juive et de la communauté canadienne-française qui est en train de se définir en fonction de ses objectifs sociaux et politiques propres. Sur le plan culturel, il faut penser aux moyens d'orienter l'éducation des élèves juifs en tenant compte du fait que le français est la langue principale de la province. L'important est de dépasser les simples gestes de bonne volonté. Il est nécessaire de préparer les enfants juifs à jouer un rôle spécifique dans la vie économique, professionnelle et politique de la province.

Il faut reconsidérer les liens qui nous unissent avec les écoles protestantes de Montréal, qui ont surtout constitué un moyen artificiel d'angliciser notre communauté. Les dernières déclarations du feu premier ministre, M. Daniel Johnson, nous fournissent l'occasion de nous engager de façon différente et davantage profitable en fonction d'un projet si vital.

ENTRER DANS LA LUTTE CONTRE LES INEGALITES ECONOMIQUES

La communauté juive de Montréal a très bien réussi à hausser son niveau de vie économique grâce à ses propres efforts. Mais ce succès a lui-même créé une inégalité économique qui, à mon avis, ne s'ac-

corde pas tout à fait avec les objectifs à long terme de la révolution en cours. Bien qu'il existe des droits sur lesquels il soit juste d'insister - droits civiques, droits culturels, droits aux services sociaux déjà existants - je ne pense pas que nous puissions considérer la répartition actuelle des biens comme s'il s'agissait d'un privilège sacré, même si en système économique capitaliste, les biens acquis paraissent dépendre directement des efforts personnels des individus. Il faut donc prendre conscience qu'à long terme, la révolution actuelle amènera une meilleure répartition des biens et des services sociaux pour l'ensemble de la population du Québec.

On ignore les plans et les projets de la réorganisation économique de la province. Mais nous sommes certains qu'aucune société moderne ne néglige la poursuite d'une meilleure distribution des biens en vue de créer une égalité plus réelle entre ses membres. Il faut surtout se garder de considérer le droit de propriété comme sacré car il ne l'est plus dans les sociétés modernes et il ne le sera certainement pas davantage dans l'avenir, que ce soit au Québec ou ailleurs.

FAIRE NOTRES LES PRIORITES SOCIALES DE L'ETAT QUEBECOIS

Sur le plan du bien-être social, la communauté juive actuelle possède un réseau d'institutions sociales: services médicaux, services aux indigents, aux vieillards, système d'écoles privées qui dessert presque 25% des enfants juifs, Y.M.H.A, clubs privés, etc. Toutes ces institutions sont principalement financées par la communauté juive elle-même, de sorte que l'on peut espérer maintenir le niveau atteint. Mais il faut également prévoir que l'aide gouvernementale se tournera de plus en plus vers d'autres institutions moins bien développées ou situées dans des régions moins fortunées de la province.

AMORCER NOTRE PROPRE REVOLUTION SOCIALE

Si nous confondons nos droits politiques et culturels justes et essentiels avec les soi-disants droits économiques et le droit de propriété, il en résultera que la communauté juive deviendra une force réactionnaire au sein du Québec nouveau. C'est pour éviter pareille éventualité qu'il importe de repenser les buts à long terme que notre communauté doit s'assigner. Toute nouvelle réorientation n'est pas facile. Notre communauté juive est bien organisée et hiérarchisée. Remarquons toutefois qu'elle repose surtout entre les mains d'une élite composée d'hommes d'affaires. Le moment est donc peut-être venu de repenser aussi la question de la démocratisation au sein de la communauté juive elle-même. Les professionnels, les jeunes diplômés, les intellectuels, n'ont pas encore pris toutes leurs responsabilités dans la communauté. En fonction de notre survivance, nous sommes encore dans l'attente de notre propre révolution sociale.

Conférence prononcée à la Bibliothèque Juive Publique de Montréal.

ABRAHAM ROTSTEIN: Professeur d'économie politique à l'Université de Toronto.

LES SOPHISMES DE L'ESTABLISHMENT

La politique est une des choses du monde des plus érotiques. Les instincts de vie et de mort y sont à l'oeuvre, organisant leur stratégie libidinale selon les mécanismes de déplacement et de condensation. La dernière campagne "hippie" de M. Trudeau, les délires radiophoniques de M. Pat Burns, le roman policier des "agents secrets français et communistes" par surcroît, ne sont que des effets de surface et les signes d'un bouillonnement de pulsions et de passions dont le sens manifeste ne doit pas nous voiler le contenu latent. Depuis que notre "nationalisme-à-la-Bourassa" s'est progressivement transformé en idée d'indépendance et de souveraineté nationale, des résistances de toutes sortes, jusqu'ici souterraines, se manifestent en plein jour. Les grands "Trusts" de Montréal s'affolent et reconduisent de Gaulle chez lui, le chantage et les menaces de mort éclatent, pendant que l'encre de certains écrivains à la solde et les discours de certains ministres coulent à flots pour miner, amollir, voire même dissoudre cette nouvelle volonté du Québec. Laurier doit bien sursauter dans sa tombe lui qui croyait que SEULS les Canadiens-français ne sont capables que de sentiments en politique!

L'establishment serait donc en train de connaître à son tour sa phase sentimentale. La rationalité officielle commence à éprouver de l'angoisse, de la crainte, et laisse paraître quelques

indices d'impatience et de haine. Nous les lisons, les entendons quotidiennement dans les mass-média québécois (presse, radio, télévision, magazines) par le truchement desquels s'expriment les capitaux anglo-saxons. Quotidiennement le clairon tonitruant sonne la doctrine de l'efficiencia, du réalisme, de la sécurité et du bien-être. Mais ce sont là des mécanismes de défense. Or ces derniers désignent pour nous des instincts que la censure et la ruse du "fair play" conduisent à se camoufler derrière le masque d'un discours et d'une argumentation en apparence logiques, mais par trop assaisonnés d'incohérences et de sophismes pour être dignes de la Raison. Il y a trop de références mythologiques (société juste, great society, bilinguisme, minorités françaises) qui interviennent dans le langage officiel pour qu'une entreprise de démystification ne s'impose pas. A moins d'être endigué par une tenace remise en question, ce flot de propagande risque de nous abîmer tous dans la mer anglo-saxonne de l'Amérique du nord.

Oeuvre de contestation, non pas d'érudition, ce florilège ne se veut pas exhaustif. Il vise plutôt le genre "anthologique" susceptible de dresser les contours topographiques de l'opération "assimilation-intégration". Quelle que soit l'issue de cet enjeu, ce répertoire a peut-être la chance d'être "une mémoire du futur" selon la belle expression de Jacques Brault.

1ere SENTENCE: "Ce n'est pas la faute des Anglais"

Non bien sûr! Pas la faute des anglais si, durant l'année du Centenaire, il y eût deux fois plus d'émissions sur la fête de la Confédération au réseau français de Radio-Canada qu'au réseau anglais. Les anglais ne sont pas en cause non plus si les ambassades du Canada donnent l'image d'un pays monolithiquement de culture anglo-saxonne, si le Québec ne peut avoir un ministère de l'immigration qui joue, dans l'état actuel, à l'avantage de la majorité anglaise, si le parlement central légifère toujours pour la majorité des électeurs dont l'appartenance culturelle est bien connue. C'est le système confédératif qui le veut ainsi! Il reste que, dans ce contexte, nous demeurons perpétuellement des minoritaires juridiquement, psychologiquement, électoralement, minoritaires soumis aux vicissitudes d'une décision ajustée à des données politico-économiques de la fin du XIXe siècle nord-américain. A M. Trudeau qui déplorait, lors de la crise tchécoslovaque, que la Russie fonctionne encore avec un concept de l'Europe vieux de 25 ans, il faut rappeler que son Canada est un concept plus vieillot encore.

C'est la Confédération qu'il faut repenser. Dans le destin des peuples, il n'y a que des conjonctures historiques qui donnent naissance à des systèmes

politiques circonstanciés. Donc pas de coupables, ni de traîtres! Il faudrait d'ailleurs en finir avec ce que Nietzsche appelle "une vision apollonienne" des choses. L'existence est juste; elle n'a pas à être justifiée dans l'axe de la culpabilité. L'existence n'est pas coupable: l'étranger, les élites, le clergé, l'anglais sont innocents. Tout n'est que forces passionnelles qui s'opposent. En finir avec la culpabilité, c'est admettre qu'en disculpant l'autre, on se reconnaisse soi-même innocent. Si l'anglais est innocent, par contre il n'y a pas de traîtres parmi nous. Malheureusement il arrive parfois, pour défendre à tout prix la Confédération, qu'on détourne nos instincts d'agressivité de leur direction masochiste vers une destination sadique. Les traîtres sont alors recherchés parmi nous, et nous nous maintenons dans l'univers de l'accusation. Duplessis aurait vendu la Province; nous aurions eu de mauvais administrateurs gouvernementaux, scolaires, municipaux. Sans parler du patronage qui nous aurait rongé les uns les autres, ni de gaspillage de nos mauvaises planifications, ni de notre "lousy french".

Cette morbidité de l'auto-accusation, entretenue à souhait par l'establishment, masque une solide utopie. En vue de maintenir le statu quo confédératif, nous nous mettons à rêver, comme le prisonnier

par Guy Allard

idéalise la liberté, à l'administrateur parfait, à la scolarisation maximale, au gouvernement idéal, à l'usage linguistique impeccable, enfin bref au citoyen modèle et à la Cité idéale. Ce qui demeure incontesté dans cette belle féerie, c'est la Confédération. Celle-ci vaudrait la peine d'être vécue; elle veut notre bien, montrons-nous en dignes. Créons-nous des compétences, jouons le jeu à plein, occupons toute la place qui nous revient. Et si la place était déjà occupée par l'occupant? S'il y en avait si peu que pas qui nous revienne? Pourquoi des québécois à Ottawa dans les rouages administratifs et politiques? Pourquoi épisodiquement des premiers ministres canadiens d'origine québécoise? Pour légiférer pour une majorité de "canadiens" et au profit de la grande entreprise étrangère. Nous sommes-nous jamais demandés si, dans ce marathon de la compétence, nous ne sommes pas défavorisés au départ et condamnés à ne pouvoir rivaliser d'égal à égal avec les autres provinces anglo-saxonnes? La Confédération veut notre bien, dit-on, aussi longtemps toutefois qu'elle ne sent pas le sien menacé; jusqu'au jour où nous multiplierons trop les maisons de la culture à l'étranger, où nous voudrions participer à des conférences internationales de la francophonie, où nous exigerons la récupération de nos impôts. A ce moment-là, notre rêve en couleurs s'évanouira. Nous reprendrons nos accusations trois fois centenaires contre les autres et contre nous-même. C'est ainsi que la boucle de la morbidité se ferme à nouveau pendant que les "Canadiens" achètent de nouvelles parts sur le marché des "actions".

Le noeud du problème n'est pas dans l'axe de la culpabilité ni dans l'orbite de l'accusation, mais réside dans le caractère *tragique* de toute existence humaine, individuelle ou collective. Lionel Groulx avait déjà entrevu cette dimension fondamentale de la question lorsqu'il nous rappelait en 1937: "Nous appartenons à ce petit groupe de peuples sur la terre au destin d'une espèce particulière: l'espèce tragique. Pour eux, l'anxiété n'est pas de savoir si demain ils seront prospères ou malheureux, grands ou petits; mais s'ils seront ou ne seront pas, s'ils se lèveront pour saluer le jour ou rentrer dans le néant". Quelquefois il comparait notre histoire nationale à celle de Sisyphe. Cet enseignement de Groulx a quelque chose de salutaire dans la mesure où il nous incite à un vouloir vivre collectif qui soit d'une lucidité tragique. S'assumer tels que nous sommes avec nos inévitables maladresses, nos imperfections et nos inepties, avec les risques que comporte une existence autonome et avec l'espoir de nos réserves créatrices! La conscience tragique ne va pas chercher dans des succédanés illusoirs l'explication des déchirures du tissu de notre existence politique, culturelle et économique; elle sait que ces trous sont dûs à l'humain, à la seule finitude de notre temporalité collective. En conséquence nous n'avons

agence du livre français

EDITIONS ANTHROPOS:

LE DROIT A LA VILLE

par Henri Lefebvre \$ 4.20

L'ESPACE SOCIAL DE LA VILLE

-problèmes de sociologie appliquée à
l'aménagement urbain-
par Raymond Ledrut \$10.90

LA CIVILISATION AU CARREFOUR

par Radovan Richta \$10.00

POUVOIR ET MORALE

-Machiavel - Spinoza - Hegel - Marx - Lénine - Gramsci
par Jean Fallot \$ 8.40

L'ECONOMIE MONDIALE ET L'IMPERIALISME

-Esquisse économique-
par N. Boukharine \$ 4.20

KARL MARX

-homme, penseur et révolutionnaire
-articles, discours, souvenirs recueillis
par D. Raizanov \$ 4.20

INTRODUCTION A LA SEMANTIQUE

par Adam Schaff \$ 8.40

MAGIE ET SCHIZOPHRENIE

par Geza Roheim \$ 5.60

NOUVEAUTES:

IDEOLOGIES DES INDEPENDANCES AFRICAINES

par Yves Bénot \$ 5.90

LA PEAU DE TAUREAU

par Salvator Espriu \$ 3.40
(texte bilingue catalan-français)

Agence du livre français
1249 ouest, rue Bernard, Montréal 154
Tél.: 271-6888

pas à faire la conquête ni à entreprendre la construction d'une "surhumanité" impossible pour nous administrer la preuve d'une adhésion justifiée au carcan confédératif. Le but de notre existence collective n'est pas de nous montrer dignes de la Confédération, ni de la sauver à tout prix ou à notre détriment. On comprend l'intérêt des anglais à vouloir sauver le Canada; est-ce le nôtre? C'est à voir

et à re-négocier. Si tout peuple a le droit de disposer de lui-même (Chartre des droits de l'Homme), c'est une décision qui n'a rien à voir avec les "méchants anglais" ni d'ailleurs avec les "maudits français". C'est affaire de conscience collective, d'auto-position de soi dans l'acte décidé d'exister. Voulons-nous vivre? Comment le voulons-nous? That is the question!

2ième SENTENCE: "Le peuple a besoin de pain et de jeux"

Tel est l'opium du peuple. Le langage de la rationalité officielle endort le peuple avec les mots magiques de la sécurité, du bien-être, de l'efficacité administrative et du niveau de vie. Et les grands prêtres de l'économie répandent le chloroforme de l'establishment à coups de statistiques, de réalisme et de gros bon sens. Pas un instant il ne vient à l'esprit de ces "séraphins brevetés" de contester cette civilisation de consommation ni d'aligner les ouvriers ailleurs que sur le gros train de vie des salaires américains. Ils n'ont à la bouche que: "priorité à l'économie, train de vie, confort"! Torturés par le complexe d'Harpagon, ils le projettent sur le peuple. C'est à ce moment qu'ils deviennent de mauvais éducateurs. Un bon maître est celui qui enseigne le secret du bonheur. Et le bonheur passe par l'éducation du désir comme le souligne Descartes dans sa morale provisoire: ne rien désirer que je ne puisse acquérir. Or le Québec est un petit pays; et c'est s'acheminer sur le chemin de l'impossible et de l'aliénation que de faire miroiter à ses yeux le lustre du géant américain. Chemin impossible puisque cette "singerie" provoque une perpétuelle frustration financière; chemin aliénant d'autre part qui nous conduit à une existence d'emprunt (de leur argent et de leur manière de vivre). L'éducation du désir passe donc non seulement par le deuil de posséder notre propre économie mais aussi par la modération dans le niveau de vie, qui n'exclut pas la possibilité ni la nécessité de contrôler notre économie, de l'orienter en nous dotant d'un pouvoir politique très fort, i.e. un Etat. Est-il préférable d'être riches les mains et les pieds liés que de mener une vie modeste accordée à une liberté fondamentale et à la mesure de nos moyens?

On nous sert le dogme "du pain et des jeux" trop souvent comme si les peuples n'avaient pas aussi faim et soif de justice et de liberté. Le peuple d'ailleurs commence à ne plus ajouter foi à cette "évangile de l'abondance" qui ne donne qu'aux riches, accentue la pauvreté, multiplie le chômage et creuse des fossés entre les classes sociales et les régions économiques. C'est pourquoi la révolte a grondé en France, chez les noirs d'Amérique, dans les pays dévaforisés et en Europe orientale. S'il est vrai que les peuples cherchent le *niveau de vie* le plus intéressant pour eux, il n'en demeure pas moins que ce dernier doit s'ajuster au *genre de vie* de leur choix. Les peuples commencent à perdre l'illusion que la société industrielle et de consommation puisse octroyer à tous sans exception un très haut niveau de vie et de bien-être. Ils réalisent progressivement que cette civilisation porte en elle-même son virus de mort; axée démesurément sur la publicité, une telle

société ne peut être vouée qu'à sa propre déconstruction. Comme l'écrit J.-M. Domenach, "la publicité installe entre la satisfaction et le désir un engrenage que chaque acquisition fait tourner d'un cran; la satisfaction d'un besoin, au lieu d'apaiser l'avidité, la relance vers de nouveaux objets". Ainsi le cercle vicieux tourne sans fin en maintenant béants l'écart et la frustration. On réclame de nouveaux salaires et le coût de la vie augmente. Et dans cette ronde infernale et sans issue on continue de nous jouer la comédie d'un toujours éventuel niveau de vie amélioré.

Même dans le contexte — mettons les choses au mieux — d'un Québec complètement épanoui, sans problème d'alimentation, de travail, de bien-être, de sécurité sociale, il restera encore une dernière décision à prendre, celle précisément que l'establishment nous incite à différer par tous les moyens en brandissant l'épouvantail du crash économique et du chômage: à savoir le *genre de vie*. Le niveau de vie est relié au biologique, aux besoins vitaux; le genre de vie est de l'ordre de la personnalité et des finalités collectives. Le genre de vie, c'est un style de vie, une manière d'être au monde, de sentir et de penser; en un mot c'est l'acte d'identification à nos valeurs. Les peuples d'ailleurs, à l'heure actuelle, à mesure que s'instaurent des plans d'aide et de coopération, s'acheminent peu à peu vers la grande question des finalités. C'est à ce problème que se confronte actuellement le communisme international. Ce dernier, nous confiait M. Garaudy, a entrepris la révolution à travers le monde pour apporter un peu de pain et bien-être sur la base d'une répartition des richesses capitalistes. Pour ces pays maintenant industrialisés, l'étape — niveau de vie — est dépassée et relayée par celle du genre de vie. Alors que chaque pays a été donné à lui-même de se réaliser, se pose la question du destin et du projet collectifs à inventer et d'une volonté d'être investie dans des symboles nationaux. Faut-il imaginer, dans ce conflit entre les blocs impérialistes et les nationalismes grandissants, une victoire de ces derniers? Il est permis de le souhaiter. C'est peut-être ce qui s'annonce dans la diversité de plus en plus marquée entre les partis communistes frères comme dans la distance que prennent progressivement les pays sous l'égide américaine. Au plan du genre de vie, aucun internationalisme ne peut tenir; et il est fort douteux, de ce point de vue, que le Québec puisse être le Canada, à moins de se renier et de renoncer à sa personnalité. A suivre...

marabout université



**LA PRESTIGIEUSE
COLLECTION
CULTURELLE
DU TOUT SAVOIR
UNIVERSEL
A PRIX TRES POPULAIRE**



DISTRIBUTEUR GENERAL POUR LES AMERIQUES : D. KASAN 266 EST CH. COLOMB QUEBEC P. Q.

Le thème que nous voulons développer, libellé sous le titre d'enseignement religieux, nous plonge d'emblée dans un état d'insécurité. Pour des raisons que nous évoquerons plus loin, ce terme recouvre des réalités très différentes les unes des autres. Le mot *religieux* est en effet toujours porteur d'équivoque: il peut signifier l'adhésion à une foi, ou le besoin d'intégration à un ordre social. Cette foi, elle peut être le résultat d'un libre choix de la personne, postérieure au doute, à la remise en question; elle peut être aussi croyance, émanation de la perception qu'une société a d'elle-même, traditionnalisme de l'esprit qui a besoin d'ordre et de sécurité, et, par là, comme le fait remarquer Jean Lacroix dans son petit livre sur *"La sociologie d'Auguste Comte"* (1), antérieure au doute et de soi n'admettant pas la remise en question.

La religion est donc objet d'ambiguïté, signe de contradiction pourrait-on dire. A plus forte raison l'enseignement religieux représente dans notre système scolaire un écheveau difficile à démêler et surtout, pour sa clientèle, une "matière" difficile à avaler si l'on a développé un certain esprit critique et rationnaliste. Essayons donc, puisque le terme semble devoir être conservé, d'en disséquer les sens et d'en manifester les multiples facettes.

(1) P.U.F., collection *Initiation philosophique*, no 21, Paris 1967, p. 22.

1 - PASTORALE ET CATÉCHÈSE

Une présence pastorale qui se spécifie.

La présence religieuse à l'école, en conformité avec l'action de l'Eglise dans l'ensemble de la société, a été jusqu'à récemment une présence diffuse. La religion, disait-on, était partout; mais elle n'était nulle part spécifique, sinon dans les temples. On a pu en son nom bénir des ponts et enseigner des mathématiques "catholiques". Elle est en train aujourd'hui de chercher sa place parmi d'autres présences à l'homme: la science, l'engagement social et politique, le loisir et la liberté. Elle devient une dimension de l'homme et par là prend conscience de sa propre multidimensionalité.

La présence religieuse à l'école a d'abord été, selon toute évidence, pastorale. Non pas que l'école ait développé sa pastorale, telle qu'elle essaie de le faire aujourd'hui, mais la pastorale a intégré l'école comme un de ses moyens d'action privilégiés. Le but de cette pastorale était bien alors de "bâtir la communauté chrétienne", selon le slogan encore en usage, mais de bâtir une communauté chrétienne qui concordait parfaitement avec toute communauté locale: familiale, villageoise et même nationale. La catéchèse restait un outil de la pastorale, l'outil à l'aide duquel on arrivait à conserver, par un corps doctrinal et légal précis et connu de tous, l'unanimité des intelligences oeuvrant dans la communauté.

Retenons que la présence

pastorale à l'école veut encore et plus que jamais "bâtir la communauté chrétienne". Mais elle prend de plus en plus conscience de la spécificité de cette communauté qui ne recouvre plus toute la structure scolaire. Une étude de la notion de pastorale depuis vingt ans pourrait nous être d'un grand secours. Pour notre part, nous émettons l'hypothèse suivante. Elle a d'abord été, quand elle est devenue autonome par rapport à la structure scolaire elle-même, un ensemble de mouvements pour tous, voies privilégiées de socialisation dans un contexte socio-religieux: A.J.C., scoutisme, J.E.C. Puis elle est devenue, avec la prise de conscience de la diversité des engagements religieux, la recherche d'un point culminant d'intégration religieuse: elle a assimilé le renouveau liturgique et mis l'accent sur une pastorale missionnaire prenant sa source dans l'Eucharistie. Elle s'est alors chargée d'ailleurs d'un fort contenu affectif sur lequel nous reviendrons au sujet de la catéchèse. Puis dans un troisième mouvement (il s'agit peut-être ici autant d'une démarche dialectique de phases historiques) sans nécessairement rejeter les valeurs des deux autres stades, elle se retrouverait communauté de croyants. Ceux-ci se sentent de plus en plus dégagés des structures propres à leur milieu, y mènent leur propre action parfois contestatrice de ces structures, conscients de leur

(2) Voir par exemple: Hubert Doucet, *La théologie de l'Eglise et la communauté chrétienne dans un CEGEP*.

Prospectives, (Montréal), sept. 1968, pp. 262-268.

RELIGIEUX EN MUTATION

responsabilité sociale qui ne s'assimile pas à leur engagement religieux mais que celui-ci peut éclairer d'une manière particulière. Très vite ils revendiquent leur liberté par rapport à l'organisation du milieu (2) (cf. certains aspects du financement de la pastorale). Mais quand ils se réunissent, ils le font d'abord en tant que croyants, partageant une même foi qu'ils désirent approfondir en commun (3).

Vers une pédagogie de la foi.

On peut situer l'évolution de la catéchèse en parallèle de la situation de la pastorale et voir par là comment se dégage sa propre spécificité par rapport à l'éducation. Le petit catéchisme de notre enfance était "ce qu'il fallait croire et observer pour être sauvés". Socialement l'unique salut, il constituait le corps de doctrine et de lois nécessaires pour vivre en conformité avec l'ordre socio-religieux, ordre lui-même défini ultérieurement par une appartenance chrétienne. Tout comme la pastorale il était donc englobant. Il assimilait à la fois l'homme moral, prenant charge de l'éthique, et l'homme religieux au nom d'une foi la plupart du temps antérieure au doute, au nom finalement d'une tradition. Il est remarquable d'ailleurs qu'à la fin du cours classique, il se muait en apologétique, érigeant la foi en un système de rationalité.

Dans les récentes années la catéchèse a pris conscience de sa spécificité par rapport à l'ordre social et elle a cherché, elle aussi, un point culminant de sa

justification. Elle a trouvé dans le message chrétien une ligne de force, intégrée d'ailleurs par le renouveau liturgique et qu'elle a actualisée par ce qu'on pourrait appeler une catéchèse de l'amour. Cette découverte s'est faite chez les catéchètes parallèlement à celle de la notion groupe et de la dynamique de groupe. Elle a souvent mené à des catéchèses assez fortement marquées de sentimentalisme, où la structure et la rigueur intellectuelles passaient au second plan.

Mais dans une troisième démarche où elle s'efforce de conserver les aspects positifs des deux premières (ici encore nous sommes dans un mouvement dialectique) la catéchèse se structure intellectuellement tout en gardant sa spécificité de pédagogie de la foi, c'est-à-dire d'un message vis-à-vis duquel l'homme est libre. La rigueur intellectuelle nécessaire peut rendre ce message clair, manifester son utilité pour l'homme, l'intégrer à une connaissance la plus riche possible de cet homme et de l'univers, engendrer des attitudes et des comportements moraux

d'avant-garde, mais elle ne peut, parce que son postulat repose sur la foi, déterminer une contrainte d'adhésion. Elle est donc pédagogie, avec toute la rigueur intellectuelle que ce mot devrait inspirer, mais pédagogie de la foi. Par elle une communauté de croyants transmet à ses enfants ou à ceux qu'elle attire (il faudrait aussi repenser dans la communauté chrétienne une "andragogie" de la foi ou catéchèse aux adultes) l'expérience de sa foi.

Nous voyons donc dans la catéchèse et la pastorale un même mouvement de spécification par rapport aux structures sociales dans lesquelles ces deux réalités s'insèrent. Ce mouvement nous semble être la ligne de force sur laquelle peut reposer une recherche prospective dans ces domaines. Nous y reviendrons donc plus loin. Auparavant, il nous faut prendre conscience de deux autres réalités qui, autrefois englobées dans l'action d'une communauté chrétienne superposée à la communauté globale, trouvent aujourd'hui leur consistance propre.

II - SCIENCES MORALES ET SCIENCES RELIGIEUSES

Pour l'esprit formé dans l'homogénéité socio-religieuse d'autrefois, c'est-à-dire pour les adultes d'une façon générale, ces deux notions de sciences morales et de sciences religieuses sont difficiles à percevoir dans leur autonomie. Elles sont le domaine privilégié qu'assumaient alors entièrement la catéchèse et la

pastorale et que celles-ci laissent aujourd'hui libre derrière elles, dans leur propre mouvement de spécification.

D'une morale de l'absolu vers un apprentissage de la morale.

Au catéchisme on apprenait en effet non seulement une doctrine, mais les comportements

(3) Cette hypothèse nous paraît intéressante parce qu'elle peut éclairer aussi l'évolution de toute la communau-

té chrétienne. Comme l'école est un milieu jeune, moins attaché que les adultes à la tradition, plus inventif, on

peut présumer que ce qui s'y passe devance de quelques années ce qui se passe, par exemple, dans la paroisse.

"normaux" qui s'en suivaient. Les commandements, les règles morales, les lois se conjugaient pour apprendre à l'homme une normalité non seulement religieuse mais sociale. C'est à partir de leur ensemble qu'on identifiait les déviants, qu'on les ostracisait ou qu'on leur pardonnait. L'éthique prenait naissance dans l'absolu de la religion.

Mais dès lors que la religion, à la suite de toute une série de transformations sociales sur lesquelles il serait trop long de revenir ici, n'est plus unanimement un patrimoine commun, dès lors qu'apparaît une diversité religieuse (qu'elle soit transconfessionnelle ou sécularisante), on cesse de s'entendre aussi bien sur la normalité des comportements pratiques. Ce mouvement a commencé chez nous avec l'abstinence du vendredi et le travail du dimanche. Dès lors que des conditions de vie ou des patrons non catholiques contraignaient à des conduites diversifiées, la normalité cessait d'être la même pour tous. Avec la pluralité religieuse toujours plus grande, le système normatif se rattachant à telle confessionnalité s'effrite de plus en plus.

La société doit alors trouver un nouveau consensus axiologique. Nous assistons actuellement à une course aux valeurs qui est peut-être sans précédent dans l'histoire humaine. On en a pris vaguement conscience à l'occasion du débat autour de l'encyclique "Humanae Vitae". Si les hommes s'entendent sur un certain nombre de valeurs utiles à la vie humaine, telles la fraternité, la liberté, la justice, ils ne s'entendent plus sur les comportements qui en découlent, ni sur la hiérarchie qu'on peut y mettre. Ils les interprètent différemment. Et si la recherche d'un sens à la vie, d'une signification, reste plus que jamais profondément inscrite dans la société, elle découle non plus de l'acceptation d'une doctrine unique, mais de la multiplicité propre à toute recherche humaine. Elle va du rationalisme le plus strict à la foi la plus orthodoxe. Le dénominateur commun du

consensus des valeurs s'est terriblement élargi.

Si le groupe des croyants se spécifie par rapport à la société globale, la poursuite des valeurs et la recherche d'une morale restent un patrimoine commun de cette société. Aussi y a-t-il place à l'école pour un enseignement qui, dans le respect de tous, porte sur cette recherche des valeurs. L'enseignement moral, réalité nouvelle, reste à inventer chez nous, dans ce contexte nord-américain où confort, démocratie, fraternité, pauvreté, participation et contestation, toutes valeurs universelles, prennent une couleur et une intensité particulières. A moins qu'on ne choisisse l'anarchie joyeuse, notre société devra sous peu effectuer à leur égard une réflexion qui s'impose avec toute la rigueur intellectuelle dont elle est capable, et ces valeurs devront sans doute être l'objet d'une pédagogie, nécessaire pour tous, sans distinction de foi. Les croyants devront aussi les reprendre à leur compte, dans une réflexion fondée sur la foi, mais en s'inscrivant dans la société à laquelle ils appartiennent.

Religion et culture.

Quant aux sciences de la religion, réalité nouvelle s'il en est, elles émergent aussi d'un certain vide laissé par la catéchèse. Les milieux enseignants et scientifiques commencent à prendre conscience de leur consistance intellectuelle. Parce qu'elles émergent en quelque sorte en remplacement d'autre chose, leur statut est encore très mal assuré à l'école.

Elles sont tributaires d'un paradoxe. D'un côté, il est évident que leur émergence est accidentelle; d'un autre côté, elles remplissent une fonction éducative essentielle. Accidentelles, parce que l'histoire, la psychologie et la sociologie de la religion, de même que certains cours de théologie, sont apparus au collégial d'abord comme des succédanés d'une catéchèse mal accueillie des étudiants. Il est significatif d'ailleurs que cette apparition s'est faite pendant la "période

rose" de la catéchèse, alors que celle-ci mettait l'accent sur l'affectivité aux dépens souvent de la rigueur intellectuelle. Qui ne se souvient de l'aumônier qui pour se faire accepter des adolescents leur donnait un cours de "sociologie"?

Pourtant, parce que la religion est très profondément présente dans notre culture, parce qu'elle a été le terreau de notre civilisation d'hier, parce qu'elle prend aujourd'hui des formes de plus en plus variées (avec ou sans référence à la foi chrétienne), parce qu'elle reste au cœur des préoccupations intellectuelles et de la culture, les sciences qui l'étudient ont leur propre justification. On n'a qu'à interroger à ce sujet un professeur de philosophie de collège: les questions les plus brûlantes de son enseignement sont généralement celles qui se rapportent aux systèmes théologiques, que ce soit celui de Saint Thomas, de Spinoza, de Kant ou de Hegel. On n'a qu'à feuilleter les journaux de fin de semaine pour s'apercevoir que les formes d'expressions religieuses ou magico-religieuses y foisonnent, des applications de médailles jusqu'aux grands rassemblements de piété, provoqués ou non par l'Eglise.

Cette réalité culturelle appartient à tous. On n'est pas libre de l'ignorer. Il est donc normal qu'elle fasse l'objet de recherches et d'enseignement. Les facultés de théologie, à Sherbrooke et à Laval en tout cas, commencent à s'en préoccuper. Les disciplines intellectuelles pouvant l'aborder sont multiples et elles parviennent chacune à des niveaux d'explication qui leur sont propres: historiques, psychologiques, sociologiques, philosophiques, toutes démarches positives, formulatrices d'hypothèses conscientes de l'aspect relatif de leurs conclusions. Vis-à-vis de la théologie, elles ont leur consistance et leur méthode propre. Elles ne remplacent pas la réflexion théologique (à partir du donné révélé ou à partir d'un système philosophique) même si par leurs remises en questions elles doivent arriver à obliger celle-ci à préciser toujours davantage le champ de ses investigations.

III - PROSPECTIVES

Les prospectives que l'on peut développer sont évidemment dépendantes du sens précis que l'on donne au terme *enseignement religieux*, selon qu'il s'agit d'une catéchèse, d'un enseignement moral (l'appellation est alors impropre) ou d'un enseignement des sciences de la religion.

Les sciences de la religion ont leur objet propre.

Pour ce qui est des sciences positives, de celles qui ne reposent pas sur une démarche de foi mais sur une démarche exclusivement rationnelle, l'avenir dépend de l'évolution culturelle et intellectuelle du milieu. Etant donné les valeurs qu'elles représentent, toutes aussi importantes que celles de n'importe quelle autre démarche scientifique, on peut présumer qu'elles seront de plus en plus demandées. La complexité des phénomènes et la transformation rapide des normes d'attitudes et de comportements en ces domaines les rendront aussi de plus en plus indispensables pour assurer aux personnes un minimum de compréhension de leur milieu et d'intégration sociale.

Le danger que rencontre la pratique pédagogique de ces sciences dans un avenir immédiat paraît cependant assez important. Elles risquent de servir en effet de substituts à la catéchèse lorsque celle-ci est mal reçue. On a parlé beaucoup de ce phénomène de substitution lors des récents colloques tenus à Montréal (collège Ste-Marie, 15 et 16 février) et à Québec (Institut de catéchèse, 18 et 19 février). En l'occurrence les catéchètes, sentant le sol se dérober sous leur pied, remplacent leur catéchèse par ce qu'ils appellent des sciences de la religion. L'opération peut sans doute être avantageusement pratiquée quelques fois, si le maître a véritablement reçu une formation dans les deux disciplines. Mais elle reste éminemment dangereuse.

On ne change pas si facilement de structure mentale. Le catéchète, dans sa démarche, a son objet propre qui est d'aider à bâtir la communauté chrétienne. Le scientifique ou le maître de culture a le sien qui est d'apprendre à porter un jugement positif. Les deux objectifs ne s'excluent pas, mais ils ne peuvent non plus se remplacer l'un l'autre. On risque alors de projeter dans l'un les frustrations ou les désirs inconscients de l'autre. On risque de se servir des conclusions scientifiques comme d'un système de recettes aidant à faire passer un message qui, comme nous l'avons vu, ne s'impose pas. On risque une catéchèse camouflée. On prostitue alors et la science et la catéchèse.

Ce danger est d'autant plus présent que les sciences positives dont nous parlons ont été traditionnellement, au Québec, tributaires de la catéchèse et de la pastorale. Les esprits ne sont que très rarement préparés à faire les distinctions qui s'imposent. La tentation est toujours forte de court-circuiter l'effort d'un raisonnement ou d'une recherche positive par une explication dans l'absolu.

L'avenir de la catéchèse est lié à la communauté des croyants.

La catéchèse, une fois distinguée de ce qu'elle n'est pas, a-t-elle un avenir? Si elle est pédagogie de la foi d'une communauté croyante, cet avenir n'est évidemment pas lié qu'aux seules évolutions de la culture dans laquelle cette communauté évolue. Elle dépend d'abord de ce que cette communauté voudra qu'elle soit. On pleure actuellement beaucoup de larmes inutiles sur les structures scolaires. Leurs seules transformations angoissent beaucoup de catéchètes professionnels. On comprend d'ailleurs que ceux-ci se sentent parfois isolés dans un monde qui évolue en se passant bien d'eux. Mais cette mise en cause des structures peut être

aussi une solution de facilité pour éviter de poser les vrais problèmes. Non pas que les structures ne puissent avoir d'influence sur la vie professionnelle des catéchètes, mais cette influence au fond paraît très secondaire.

L'avenir de la catéchèse dépend d'abord de la communauté des croyants dans laquelle elle prend racine. Et selon la réalité que cette communauté formera dans l'avenir, il y aura place ou non pour le pédagogue de la foi, quelles que soient les structures, scolaires ou non, dans lesquelles cette pédagogie s'exercera. La réflexion à laquelle doivent être invités les catéchètes porte donc d'abord non pas sur les structures scolaires mais sur leur Eglise, afin qu'ils arrivent à redéfinir leur place, comme catéchètes, dans la communauté chrétienne. Il n'y a plus alors aucune raison d'être pessimiste, de tomber dans l'angoisse plus ou moins morbide de celui qui n'a plus d'intégration sociale. Il n'y a aucune raison en effet pour que la communauté chrétienne n'ait pas de plus en plus besoin d'hommes et de femmes bien structurés intellectuellement, vivant de la foi de la communauté, pour transmettre cette foi à ses enfants ou aux adultes qu'elle attirera.

Cependant il n'y a vraiment aucune possibilité pour une catéchèse déracinée de cette communauté. On ne peut prétendre catéchiser des enfants si ceux-ci n'ont pas un milieu de référence adulte, un milieu auquel *s'identifier*, qui vit de cette catéchèse. C'est là une simple question de psychologie génétique et la remarque est valable dans n'importe quel autre domaine d'apprentissage. Or les structures scolaires ne sont pas là pour assurer cette identification, elles ne sont là que comme instrument de l'apprentissage; elles doivent avant tout être fonctionnelles, quelle que soit leur teinte confessionnelle. Ce n'est donc pas en elles que le catéchète trouvera son salut.

RAYMOND LEMIEUX: Centre de Recherches en Sociologie Religieuse, Faculté de théologie, Université Laval.

L'ÉGLISE QUÉBÉCOISE FACE AUX DÉFIS POLITIQUES

par Jacques Grand'Maison

Le nationalisme québécois s'est sécularisé. Il a coupé ses racines religieuses pour mieux rompre avec un passé mythique et se projeter vers une société laïque nouvelle. A première vue, notre catholicisme culturel se trouve par le fait même mis en veilleuse ou simplement au rancart. C'est une relique pour les uns, un dernier obstacle interne pour d'autres, une affaire privée pour la plupart. Les centres d'intérêt sont ailleurs. La mobilisation générale n'est plus d'ordre religieux comme autrefois, mais plutôt d'ordre économique et politique.

Mais la réalité est plus complexe que ne le laisse entendre cette première description. Les attitudes religieuses ne se volatilisent pas aussi facilement dans quelque domaine que ce soit, même dans des questions très éloignées de la croyance comme telle. Faisons un premier tour d'horizon.

St-Léonard: chantage de certains anglophones

On ne défend plus la langue d'abord comme outil de la conservation de la foi, mais comme fondement culturel d'un groupe ethnique qui se veut maître chez lui et cherche à exprimer son originalité dans toutes ses dimensions. L'aliénation de la langue est l'expression la plus poussée de dépossession d'une culture. N'a-t-on pas la langue de sa situation? Il ne faut donc pas être surpris de la politisation globale du problème. Si la langue menace de disparaître, c'est l'arrêt de mort du groupe ethnique dans la plupart des cas.

Les querelles linguistiques récentes nous forcent à reconnaître la profondeur des implications humaines d'un tel problème. Celui-ci a eu son retentissement sur le plan religieux.

A St-Léonard, certains anglophones ont signalé leur intention de quitter l'Eglise catholique parce qu'ils se percevaient comme des victimes des canadiens français catholiques. Il était évident que les premiers se servaient de la religion pour des objectifs étrangers à celle-ci. En effet, ce n'est pas au nom de la foi que la majorité française voulait imposer sa langue à la minorité. La manoeuvre était habile puisque les deux camps partageaient la même foi. D'où le reproche d'infidélité à la fraternité chrétienne qu'on ne manqua pas d'adresser aux francophones. Politique, nationalisme et religion venaient s'enchevêtrer. La foi était réduite à une tactique politique. L'histoire se répétait une fois de plus. D'ailleurs les droits rattachés à la langue ne sont pas du même ordre que ceux de la liberté de religion. Il n'y a pas d'adéquation entre le pluralisme linguistique et le pluralisme religieux, entre une religion d'Etat et une langue d'Etat. Une culture politique élémentaire nous enseigne qu'une collectivité peut s'imposer des règles assez rigides

pour la survie et l'épanouissement de sa langue et de sa culture, alors qu'elle ne peut agir de la même façon sur la conscience religieuse. Qu'on ne voit pas ici un plaidoyer unilatéral pour le MIS québécois! Il s'agit plutôt de distinguer des ordres de problèmes différents à la lumière d'une philosophie et d'une sociologie politiques.

Dialogue oecuménique et affrontements linguistiques

Au dernier congrès des étudiants canadiens de théologie, on vit la résurgence des équivoques précitées. Protestants et catholiques, français et anglais, partageaient une autre expérience oecuménique. Une initiative admirable et une magnifique occasion de marquer chrétiennement le respect des deux cultures. Mais pratiquement, il fallait en sacrifier une, précisément celle qui était sur son propre terrain. Un peu plus et l'on demandait aux canadiens français d'exprimer leur foi en anglais au nom de l'oecuménisme... et de l'évangile. Pourquoi pas? "Qui perd sa vie la gagne". Les éternels perdants seraient les plus évangéliques! Et si l'amour évangélique, de soi, était une condition pour bien aimer les autres! Et si cet amour avait des dimensions politiques! Est-ce que le Seigneur a enjoint aux pauvres de sacrifier la dignité humaine, ses expressions culturelles ou autres, qui font partie de la richesse du mystère de la création? Le pasteur Beaudon se demande comment il se fait que les milieux religieux anglophones du Québec comptent si peu de gens qui parlent français ou veulent parler français. Ne devraient-ils pas être les premiers à donner l'exemple? Ne serait-ce pas une première application d'un oecuménisme qui ne se paie pas de mots?

La foi, ici, ne saurait être aussi impérative. L'exigence vient d'abord d'une conscience politique adulte capable de discerner la situation du fait français au Canada et au Québec. Un anglophone québécois qui refuse d'apprendre et de parler la langue française peut difficilement justifier son attitude au plan d'une politique humaniste de solidarité avec un milieu déterminé d'appartenance. En seconde instance, dans le cas d'un croyant, l'évangile vient interroger un tel refus dans ses motivations les plus profondes. Ecarter systématiquement toute implication de la foi à ce plan, c'est pour le moins contestable puisqu'il y va d'un appel d'incarnation de l'amour du Christ et du prochain. D'autre part, il existe des raideurs de comportement chez les chrétiens francophones qui sont susceptibles du même reproche. Il faudra bien que les uns et les autres dégagent certains critères de discernement spirituel. Or, un terrain oecuménique qui écarte une telle perspective m'apparaît en porte à faux.

L'intolérance n'est pas morte

A la Conférence canadienne des Eglises sur la pauvreté (juin 1968) j'ai constaté un phénomène qui s'est produit en beaucoup d'autres occasions. Les francophones des autres provinces s'allient facilement aux anglo-saxons pour décocher des flèches aux Québécois. Encore ici nous étions sur un terrain religieux... oecuménique par surcroît. Tout se passait comme si à un certain niveau, culturel particulièrement, les réflexes de préjugés et de sentiments "fixés" ne laissaient aucune place à l'interrogation évangélique. Les convictions religieuses disparaissent tout d'un coup, comme celles de Jonas, qui voulait damner les ninivites.

Au sein de la communauté canadienne française, des faits semblables se produisent. Je connais des catholiques qui refusent d'aller à leur paroisse, parce que le service est bilingue, ou parfois parce que certaines messes sont réservées aux catholiques de langue anglaise. La psycho-sociologie religieuse nous révèle l'importance de prier dans sa langue maternelle... le bon sens aussi. Seul un fanatisme nationaliste peut aveugler à un tel point des esprits.

Et nous pourrions remonter plus loin dans l'histoire pour découvrir des attitudes semblables en grand nombre.

Parfois, c'était l'intolérance religieuse qui se servait du nationalisme pour défendre des écoles privées, conçues d'abord comme des instruments de l'Eglise. Ici on n'acceptait aucun compromis qui, dans les circonstances, aurait pu sauver la culture. Le salut éternel était attaché à l'école confessionnelle! C'est quasi une option idéologique dans l'Eglise catholique. Or malgré cela, la hiérarchie irlandaise, si attachée pourtant à Rome, multipliait les vexations vis-à-vis les francophones catholiques.

Plus récemment n'a-t-on pas dit que l'épiscopat d'expression anglaise avait tenté de faire passer un candidat de leur choix au siège de Montréal. Une fois de plus la délégation apostolique aurait eu une oreille anglaise dans ses quartiers généraux à Ottawa. Il semble que la hiérarchie Québécoise ait résisté à ces intrigues de coulisses. Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela? Au moins une chose: la force terriblement corrosive des préjugés et le peu de prise des exigences évangéliques sur les comportements correspondants.

Paul VI et le "problème canadien"

La visite de M. Trudeau au Pape en 1969 a soulevé des réactions très importantes pour ce qui nous concerne. Le discours d'accueil a été interprété de bien des façons. Rappelons les principaux jalons: "La coexistence dans votre pays de deux communautés linguistiquement et culturellement distinctes, ajoute sans doute encore à la difficulté. Mais l'esprit positif et réaliste de vos compatriotes sait trouver les moyens d'assurer le progrès de la "nation" en conciliant harmonieusement des intérêts parfois divergents. S'ils vous ont porté au très haut poste de responsabilités que vous occupez, c'est précisément parce qu'ils nourrissent la confiance que vous saurez promouvoir les intérêts généraux du pays dans la bonne entente de tous ses habitants".

Le discours en son entier est de cette veine. Certains soutiennent qu'il a été inspiré par la délégation apostolique à Ottawa. D'autres, d'allégeance fédéraliste, s'en sont servi pour appuyer leur option. Plusieurs ont parlé de maladresse politique de la part de Paul VI. M. Ryan a interprété ces vues du chef spirituel dans le sens d'un conseil fraternel qui n'a aucune force formelle et impérative vis-à-vis les options politiques des catholiques canadiens.

M. L. Rousseau a souligné "l'ambiguïté fondamentale" de ce discours qui mêle l'ordre des attitudes spirituelles de fraternité et d'unité et celui de l'action historique dans la sphère politique. D'une part, il y aurait cette attitude spontanée de consécration de l'ordre établi; d'autre part, il y aurait aussi ce poids historique de certaines politiques pastorales passées que nous avons déjà évoquées. Pensons aux relations équivoques, cent fois soulignées, entre le haut clergé et l'establishment anglo-saxon aux principaux tournants de notre histoire des XVIII^e et XIX^e siècles. Les nouveaux nationalistes canadiens français le rappellent souvent. "L'appel évangélique, à l'horizon absolu de l'histoire, ouvre une direction et engendre un dynamisme au niveau de la praxis quotidienne, mais il ne contient en lui-même aucune maquette de l'organisation politique. Celle-ci est de l'unique ressort de la créativité humaine qui doit corriger sans cesse les modèles d'organisations sociales qu'elle invente". M. L. Rousseau signale ici qu'il y a toujours place pour la fonction critique d'un esprit évangélique en face de tel ou tel régime. Mais il déplore avec raison les réductions historiques de l'idéal eschatologique de fraternité universelle à un ordre politique en place. Nous trouvons là une tentative sérieuse de meilleure articulation du christianisme et de la politique. Or, des hommes d'Eglise continuent de maintenir des ambiguïtés. Paul VI demande au Canada et à son premier ministre de "donner à l'Eglise ces belles familles chrétiennes qui lui font tant honneur". On se croirait encore en pleine chrétienté. Le chanoine Groulx, un peu avant sa mort, tenait un langage semblable: "l'idée nationale vous dira qu'il faut un ordre organique qui s'appelle l'ordre chrétien". C'était en 1966, au moment de la mise en marche des Etats généraux du Canada français.

Un ambassadeur au Vatican?

La question de relations diplomatiques avec le Vatican apporte un autre indice des difficultés précédentes. Des hommes d'Eglises protestantes ont réagi violemment parce qu'ils y voyaient une menace au pluralisme religieux et à l'indépendance politique du Canada vis-à-vis une religion particulière. Plusieurs députés ont dit leur crainte de voir les canadiens se diviser à cause de cette initiative. D'autres relièrent le bill *omnibus* ou la reconnaissance de la Chine communiste à ce projet qu'ils réduisaient à une pure manoeuvre politique. Par ailleurs, les plus modérés rappelèrent qu'il s'agissait d'une autre perspective. Le Vatican est un véritable Etat politique neutre qui a joué et joue encore un rôle dans les relations internationales. Ainsi une délégation diplomatique n'agirait pas au plan

religieux. L'ambassadeur du Pakistan au Vatican n'est pas là pour représenter une communauté musulmane mais un Etat. Une fois de plus nous constatons la pauvreté de la conscience politique et ecclésiologique chez tant d'hommes d'Eglise et de chrétiens.

De cet événement, nous retenons particulièrement les commentaires de F. Dumont: "A Rome, on sait déjà les solutions. Et sans doute qu'au Vietnam, en Amérique latine ou ailleurs, si on avait compris cette dialectique de la paix, tout serait fini depuis longtemps. Les hommes discutent et meurent pour rien faute de connaître les bonnes synthèses"!

Manoeuvres d'underground

Ceux qui connaissent l'histoire des relations de Rome avec le Canada nous révèlent des choses "pas très belles". Le cas de Mgr Charbonneau n'est pas isolé; il ne relevait pas non plus uniquement des pouvoirs économiques, politiques et religieux de l'Establishment québécois. Ottawa, comme dans d'autres domaines, marquait du signe anglo-saxon les différents délégués apostoliques. Bien peu de ceux-ci ont manifesté une sympathie positive et constructive pour les canadiens-français.

On m'accusera de mettre le feu aux étoupes. Si ce sont des données historiques et actuelles réelles, nous n'avons pas le droit de perpétuer les pieux camouflages ecclésiastiques qui ont rarement rendu service à la foi, à l'Eglise, et aux hommes de bonne volonté. Les manoeuvres d'underground sont beaucoup plus répandues à droite qu'à gauche.

Les évêques et la grève d'Asbestos

Les hommes d'Eglise francophones n'ont pas toujours manifesté ouvertement les scandales qu'ils dénonçaient entre eux, à huis clos. Les politiques officielles allaient presque toujours du côté le plus sûr... celui de l'ordre établi. On a tôt fait de mettre au tiroir la fameuse lettre des évêques sur le problème ouvrier au tournant des années 50, après Asbestos. En voulant éviter toute accusation de nationalisme, les déclarations épiscopales épisodiques sur les problèmes sociaux émoussaient les arêtes réelles de la situation de pauvreté des canadiens français. Les cardinaux Léger et Roy se permirent quelques timides interventions qui étaient loin de la crudité des dénonciations de notre capitalisme par Mgr Desranleau. Les déclarations restaient le plus souvent aussi générales que les encycliques et perdaient par le fait même la force spirituelle que leur aurait conférée une pensée chrétienne incarnée dans son milieu social d'appartenance.

Les évêques et la Confédération

Un seul document a suscité quelques remous: la lettre des évêques sur la Confédération. Elle était le fruit du type de compromis que l'on connaît bien au Canada. Elle s'engageait et ne satisfaisait ni les uns ni les autres. En général, l'accueil fut assez froid. Les vues sur la fraternité universelle appartenaient au ciel pur des idées, mais restaient loin des problématiques concrètes qui avaient agité l'opinion publique depuis plusieurs années. Pourquoi choisir le

moment du centenaire de la Confédération pour sortir d'un long mutisme? Plusieurs québécois ne cachèrent pas leur déception. Il y avait à tout le moins un manque de flair politique de la part de l'épiscopat et une méconnaissance des moeurs particulières aux démocraties modernes. Les idées les plus généreuses ne se déploient jamais dans un espace et un temps neutres. Cette sorte de parachutage soudain ne pouvait que provoquer soit une incompréhension, soit une compréhension difficile d'une pensée isolée, en dehors de toute la politique pastorale connue à ce sujet. C'était une preuve de plus que l'Eglise institutionnelle n'avait pas encore appris à fonctionner dans les nouveaux modes de communication de nos sociétés démocratiques.

Faiblesses de nos politiques pastorales

Peut-être devait-on connaître une période nécessaire de discrétion de la part des chefs de l'Eglise après des décennies de cléricalisme. Aujourd'hui, on comprend davantage que l'autorité religieuse n'intervienne plus à la façon d'autrefois et laisse la liberté d'engagement et d'option aux diverses familles spirituelles. Mais le problème est plus compliqué que cela. Entre le silence et l'interventionisme indu, il y a des responsabilités pastorales qui ne sont pas toujours assumées. Certains cherchent vainement la pensée pastorale de l'épiscopat québécois sur les problèmes les plus vitaux de la collectivité. Ils n'en trouvent que des miettes dans des discours officiels.

D'autres se demandent si les chefs spirituels ne s'éloignent pas de plus en plus du peuple et des forces vives à l'oeuvre. Par ailleurs, ils trouvent bien minces les formes de solidarité qui sont proposées au peuple chrétien. Elles débordent à peine des cadres religieux dont la marginalité par rapport aux grands circuits de la vie collective s'accroît de jour en jour. La disparition progressive d'un laïcat organisé et dynamique sur son propre terrain ne saurait être passée sous silence. De même la désertion massive des jeunes ne présage rien de rutilant pour l'avenir. Nous ne croyons pas que de nouveaux tuyaux dans la pastorale d'ensemble et des efforts accrus pour défendre l'école confessionnelle feront du christianisme chez nous une source d'inspiration pour des engagements au coeur de nos plus graves problèmes. Qu'on veuille l'admettre ou pas, l'Eglise du Québec ne brille pas par son dynamisme aux plans de la pensée et de l'action. Il lui manque tout autant un leadership vigoureux qu'une participation diversifiée et constructive chez ses membres. Nous nous fions trop sur une majorité sociologique, sur les oeuvres du passé, et sur certaines réformes internes déjà plafonnées. Les dynamismes qui montent de la vie collective n'atteignent pas l'institution religieuse. La communication est coupée dans les deux sens. Sera-ce pour longtemps?

Les questions essentielles

Ce premier tour d'horizon nous renvoie à notre question première. Qu'advient-il de l'Eglise québécoise en face de la question nationale qui mobilise tant d'énergies dans notre province? Y a-t-il là un test de vérité d'un christianisme qui ne se veut pas une présence abstraite dans le monde?

L'indifférence de la plupart de nos théologiens devant cette préoccupation de leurs concitoyens ajoute un nouvel indice. Il en va de même des pasteurs et des laïcs qui pivotent dans nos cercles ecclésiastiques. Il ne suffit pas de montrer le danger des flirts entre le nationalisme et le christianisme ou les bienfaits de la sécularisation du premier. La solution est-elle de les dissocier radicalement pour éviter les corruptions mutuelles du passé? Quels liens y a-t-il entre l'engagement chrétien et l'option politique? S'ils n'existent pas de fait ou en principe, essayons d'en sonder les raisons. Un premier événement va nous éclairer.

Monde nouveau, premier test

En juin 1965, une revue ecclésiastique *Monde Nouveau* lançait un numéro spécial sur l'indépendance du Québec. Il se situait, disons à mi-chemin entre l'ancien nationalisme religieux et le nouveau nationalisme séculier. Groulx côtoyait d'Allemagne. Le directeur, G. Poisson, s'exprimait ainsi: "Je souhaite ardemment que des catholiques du Québec s'engagent à fond dans le mouvement indépendantiste, qu'ils se hâtent de former des élites et se préparent à tenir les leviers de commande. Il faut absolument que des chrétiens sincères, compétents, convaincus et dynamiques orientent, inspirent la marche vers l'indépendance. Car, de toute évidence, une indépendance faite sans les chrétiens risquera de se faire contre l'Eglise".

C'est cette toute dernière affirmation qui m'avait fait bondir dans le temps. On nous proposait encore un engagement profane pour sauver l'Eglise, comme on l'avait suggéré aux ouvriers au début du siècle... un syndicat chrétien d'abord pour éviter le péril des unions neutres! Une autre ambiguïté du numéro venait du recours plus ou moins opportun aux encycliques sociales. On résumait leur pensée ainsi: "Qu'on ne refuse pas la pleine indépendance aux peuples qui y aspirent". Le choix des textes était sans équivoque, par exemple cet extrait de *Pacem in terris*: "Personne ne veut être soumis à des pouvoirs politiques étrangers à sa communauté ou à son

groupe ethnique". La citation tombait d'aplomb. Mais les rédacteurs ne passaient-ils pas indûment de l'affirmation générale au jugement politique toujours en situation. Voulait-on forcer l'adhésion de tous les catholiques et de leurs chefs à l'option indépendantiste au nom d'un argument d'autorité qui n'avait pas de lien immédiat avec la Révélation?

Un second regard sur l'ensemble du numéro ne justifiait pas ces critiques. Par ailleurs, cette initiative suscitait bientôt des réactions violentes dans le monde anglo-saxon. L'Eglise se mettait donc de la partie avec les séparatistes! Pression sur les autorités religieuses, offensive sur les ondes. Le pauvre abbé Poisson, comme homme d'Eglise, n'avait donc pas le droit de s'avancer sur un terrain que les évêques avaient évité d'empiéter! Une fois de plus, de l'autre côté de la barricade, on se servait de la religion pour mâter ceux qui ne s'accommodent pas de l'ordre établi. Les fédéralistes canadiens français employaient des arguments semblables.

Un progrès s'amorce

L'événement apportait tout de même certaines clarifications sur le rôle des chrétiens et de l'Eglise. Il devenait indéniable que le croyant ne pouvait passer à côté de ce problème politique et que des solutions politiques, par ailleurs, ne sauraient être avancées par les Eglises elles-mêmes. Aucune des options politiques en présence n'était incompatible avec la foi. Certains fédéralistes avaient laissé sous-entendre que le séparatisme comportait une attitude non-chrétienne de repliement et de refus des autres. Or, maintenant les problèmes de la culture et ceux de la foi sont clairement distingués. De même les questions oecuméniques et nationales. Par ailleurs, le chrétien qui retire son épingle du jeu et refuse, au nom de la foi, de s'engager politiquement, dans des circonstances aussi importantes, risque de porter un contre-témoignage. De plus, même au sein d'une option politique, il y a toujours une échelle de valeurs évangéliques qui est à considérer: le respect des personnes, la primauté des plus démunis, l'amour des ennemis, etc. Les choix politiques ne relèvent pas

Maintenant

FORMULE D'ABONNEMENT

VEUILLEZ RECEVOIR DU
SOUSSIGNÉ LA SOMME DE

À remplir et à adresser à :

MAINTENANT, 2715 Chemin Côte Ste-Catherine
Montréal 250 — Tél. : 739-2758

ABONNEMENT ORDINAIRE 1 AN	\$7.00	☐
" ÉTUDIANT	\$5.00	☐
" DE SOUTIEN	\$10.00	☐

À partir du mois de 19.....

AU NOM DE

ADRESSE

directement des critères religieux. Ainsi le croyant reste libre dans sa démarche profane, parce que le christianisme n'est pas un autre système idéologique ou politique, à côté des autres ou au même niveau qu'eux. Mais tous les problèmes n'en étaient pas pour cela résolus. Nous y reviendrons.

L'option de Maintenant, nouvelle étape

Un autre événement de type semblable nous incite à enregistrer un progrès de notre conscience politique. En septembre 1967, l'équipe de la revue *Maintenant* optait pour l'indépendance du Québec. Elle le faisait avec une pensée politique beaucoup mieux structurée que celle de *Monde Nouveau*. Son diagnostic était radical. Pour le Québec, être ou ne pas être devenait de plus en plus l'enjeu véritable. La politique ne pouvait plus jouer un rôle auxiliaire comme autrefois. La majorité des problèmes passaient désormais par ce lieu obligé d'une grande politique à élaborer à même les forces vives de la nation et un vigoureux leadership de l'Etat. D'où la conjugaison du nationalisme et du socialisme. Celui-ci recevait un traitement un peu sommaire, mais clair tout de même.

L'opinion publique anglaise ou française, catholique ou protestante ne s'émouvait pas cette fois. *Maintenant* ne reçut les foudres de personne. Seul un léger remous dans la communauté dominicaine qui patronnait la revue. Plus tard, les autorités de l'Ordre retirèrent cet appui officiel pour laisser aux responsables de la Revue toute leur liberté. Le geste, malgré certaines ambiguïtés, était compréhensible.

Mais encore ici, nous ne trouvons ni une pensée ni une praxis chrétiennes au cœur de cet engagement profane très bien défini à ce plan. Peut-être valait-il mieux assurer d'abord la vérité interne de la politique envisagée.

Seuils à dépasser!

L'équipe ne s'est jamais attelée systématiquement à cette tâche qui lui revient, nous semble-t-il. Seuls trois ou quatre articles, d'ailleurs assez éloignés des questions nationales soulevées par

la Revue, abordaient le problème des relations entre christianisme et politique. Réflexions assez courtes, un peu décevantes et par surcroît liées à deux modèles étrangers (américain et français). Loin de nous toute xénophobie, mais que diable, s'il est un domaine toujours en situation, c'est celui de la politique! D'où l'importance des recherches autochtones avec un esprit très critique devant les théologiens américains ou européens. Une revue d'inspiration chrétienne et engagée politiquement ne peut se limiter à importer sa pensée religieuse tout en se consacrant avec sérieux aux dimensions profanes de la communauté. Disons qu'elle n'a pas été aidée par les milieux théologiques et pastoraux québécois. Il suffit de faire le tour de nos publications ecclésiastiques et des expériences pastorales en cours.

Le dernier cri, c'est la communauté de base, la petite cellule fraternelle. Si l'on pense que l'Eglise sera présente à la révolution québécoise et aux grands défis de l'heure par ces petits groupes intimistes, nourris de célébrations raffinées et de catéchèses bien assaisonnées, on se trompe royalement. Nous n'écarterons pas cette perspective communautaire qui marque un progrès sur les ritualismes et les activités de fabrique d'autrefois. Mais je ne sais pas que ce nouveau modèle pastoral produira des signes évangéliques au sein du peuple, de sa vie collective, de ses luttes sociales et politiques, de ses nouvelles institutions. Au moment où le Québec vit des heures si importantes, on trouve bien peu de témoignages individuels et collectifs d'un christianisme inspirateur d'engagement significatif. Quand je dis ces choses dans des groupes d'Eglise, je me sens comme un zoulou qui serait parachuté dans l'assemblée dominicale de la paroisse Ste-Philomène. Qu'est-ce qui lui prend? D'où sort-il celui-là? Que nous l'acceptons ou pas, nous avons à vivre notre foi dans un espace culturel et politique donné. Si nous refusons ces défis, nous faisons preuve d'une bien pauvre conscience de nos divers engagements chrétiens et politiques. A suivre . . .

JACQUES GRAND'MAISON: Professeur de théologie à l'Université de Montréal.

Découper ici

ABONNEZ-VOUS À

Maintenant

(Formule d'abonnement au verso)

Lecteurs, qui êtes-vous?

PAR ANDRE CHARBONNEAU

Du Togo, de l'Allemagne, des Pays-Bas, des Etats-Unis, du Grand Nord canadien, de la Nouvelle-Ecosse, de la Colombie-Britannique, du Nouveau-Brunswick, de l'Ontario, de l'Alberta ainsi que d'une soixantaine de localités du Québec nous sont parvenues 281 réponses à l'enquête de janvier 1969. Cette dispersion géographique exprime à la fois la diversité des lecteurs de *Maintenant* et la solidarité qui les unit tous dans une même famille d'esprit.

A l'aide des données recueillies, j'essaierai de tracer, ce mois-ci, votre portrait, lecteurs. Au cours des mois suivants, je rendrai compte des jugements portés sur les numéros parus en 1968 et j'analyserai les souhaits et les desiderata que vous avez formulés. En retour, je vous invite à nous faire parvenir vos réactions aux portraits tracés ainsi qu'aux jugements et aux souhaits exprimés. L'enquête est close mais le dialogue avec nos lecteurs se poursuit. Pour faciliter la compilation et les recoupements, je vous suggère toutefois d'utiliser le questionnaire du numéro 82, si vous n'y avez pas encore répondu. Dans le cas contraire, je vous prierais d'indiquer que votre envoi complète une réponse déjà amorcée.

LES AVATARS D'UN QUESTIONNAIRE

Ceci dit, j'ajoute mes excuses pour la piètre qualité du questionnaire paru. Non seulement s'y est-il glissé des coquilles du genre "A quel endroit de la ligue (sic) continue... Les astérisques (sic)... La langue est habituellement corecte (sic)", mais encore des erreurs et des imprécisions telles que l'absence de la catégorie "nil" à la rubrique "votre revenu", l'omission d'une question touchant la localité de l'expéditeur et la présence du "Rassemblement pour l'Indépendance Nationale" au lieu du "Front de Libération Populaire" de Madame Ferretti, à l'item "votre option politique". L'avouerais-je? J'ai tout simplement fait parvenir à l'imprimeur l'avant-projet de questionnaire et non la copie finale. Absent de la ville au moment de l'impression, je n'ai pas en outre contrôlé les épreuves. Je ne regrette toutefois qu'à demi mon erreur car elle vous a permis de manifester — souvent avec humour — la vivacité de votre esprit critique.

DES LIEUX ET DES HOMMES

Pour suppléer à ces lacunes du questionnaire, j'ai dû, à l'occasion, user d'expédients au moment de l'analyse. C'est ainsi que l'oblitération des timbres m'a permis de retracer approximativement les lieux d'expédition. Cependant, les premières enveloppes ayant été détruites avant que j'eusse constaté mon omission, quelque 30% des réponses figurent au tableau suivant sous la mention "origine inconnue".

	HOMMES	FEMMES	TOTAL
Ile de Montréal.....	46	28	74
Québec métropolitain	20	8	28
Laval et Laurentides.....	11	4	15
Hull-Ottawa	13	1	14
Beauce et Estrie	12	2	14
St-Hyacinthe et Rive sud	6	6	12
Saguenay — Lac St-Jean	7	2	9
Lac St-Pierre et Trois-Rivières	5	3	8
Bas du Fleuve	3	3	6
Nouveau-Brunswick	6	0	6
Abitibi	2	2	4
Autres	6	3	9
Origine inconnue	69	13	82
	206	75	281

A PROPOS DE NOTRE DIASPORA

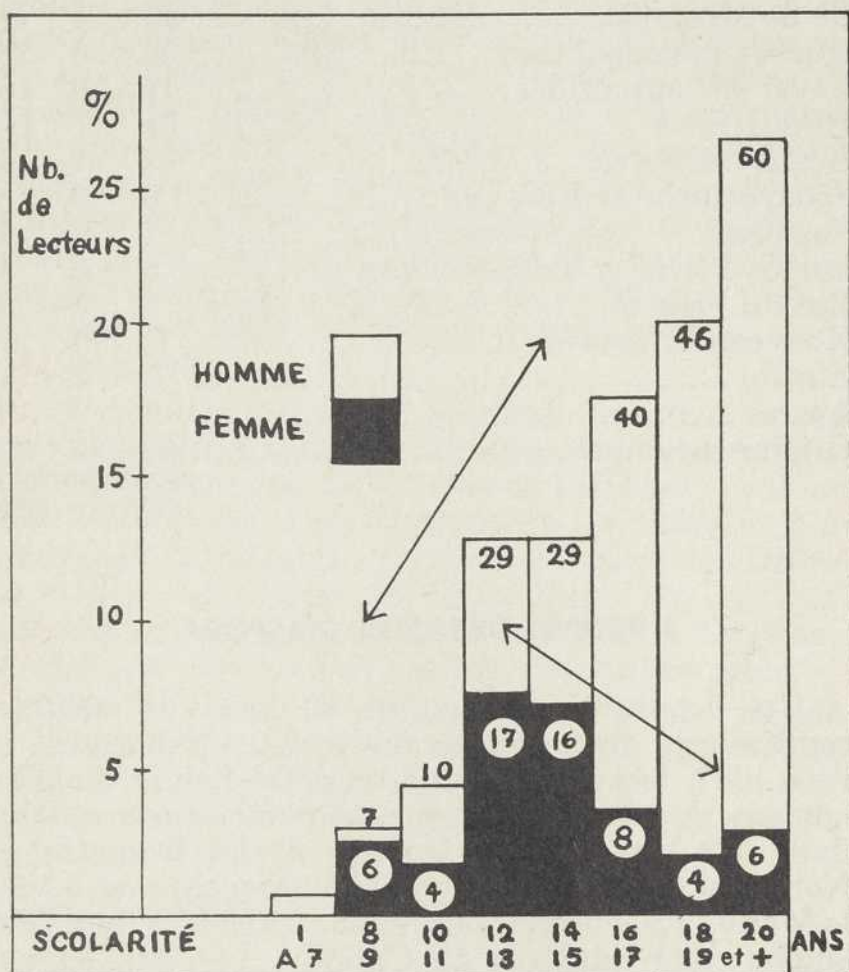
Cet échantillon, couvrant 69 localités, semble confirmer la dispersion de nos lecteurs remarqués, à l'été 1967, lors d'une étude de notre fichier d'abonnement. A cette époque, nos abonnés se recrutaient dans 536 localités du Québec de La Romaine à Normétal, de Fort Chimo au Lac Mégantic et à Ville-Marie. En outre, *Maintenant* expédiait hors du Québec 444 numéros au Canada, 112 aux Etats-Unis, 61 en Amérique latine et plus de 200 en Europe et dans les autres continents. Le total des abonnés se chiffrait à 5,513. Cette étude nous avait permis de constater que la revue bénéficiait d'une distribution géographique fort étendue même si elle n'était pas massivement représentée à chaque endroit. Nous en avons conclu qu'elle atteignait un public particulier. Voilà ce que la présente enquête devait nous permettre de vérifier.

Près de 75% des répondants sont du sexe masculin. Un peu plus de la moitié sont mariés. A peine 12% sont prêtres ou religieux. Ces chiffres, si on les compare à l'approximation faite à l'été 1967, indiqueraient une baisse du nombre de lecteurs clercs ou religieux qui représentaient alors près de 20% de l'ensemble. Par ailleurs, le pourcentage des lectrices qui ont répondu à notre enquête correspondait à celui des femmes qui étaient personnellement abonnées il y a deux ans. Le rapport entre les femmes mariées et les célibataires se maintiendrait également autour des 55% favorables à ces dernières.

Cette double constante laisserait supposer que les hommes ont toujours répondu au nom du couple lorsque les deux conjoints lisent la revue. Dans la version définitive de notre projet, nous devons proposer aux époux de répondre tous deux au questionnaire en utilisant des encres de couleur diffé-

rente. En fait, trois couples ont d'eux-mêmes pris cette initiative. Quoi qu'il en soit de l'aspect représentatif de notre échantillon quant au rapport lecteur-lectrice, il demeure plausible que le lecteur-type soit un homme. Les données suivantes concernant la scolarité de ceux qui ont terminé leurs études justifieraient cette hypothèse.

GRAPHIQUE I:
SCOLARITE SELON LE SEXE
CHEZ LES LECTEURS NON-ETUDIANTS



Il est facile ici de remarquer que le lecteur-type a tendance à se recruter du côté de ceux qui ont 20 années de scolarité et plus, soit l'équivalent du doctorat. Il est également notable que les hommes épousent cette tendance tandis que les femmes au contraire occupent presque à elles seules l'espace réservée aux personnes ayant une scolarité inférieure à la seizième année. Lire *Maintenant* supposerait donc qu'on ait la mentalité "qui fait les docteurs", c'est-à-dire le goût de la recherche et l'aventure intellectuelle ainsi que la préparation académique suffisante pour saisir un langage qui cherche sa propre expression face à des réalités encore mal définies et partant peu vulgarisées. Vu le petit nombre de femmes universitaires en notre milieu, il serait donc normal, si notre hypothèse est valable et si notre échantillon est représentatif, que les hommes s'intéressent davantage à la revue que leurs compagnes. Leur intérêt irait d'ailleurs croissant avec leur degré de scolarité.

LA PROFESSION

L'étude des professions relevées dans notre échantillon confirme le lien qui semble lier le sort de la revue à l'accueil qu'elle reçoit des milieux intel-

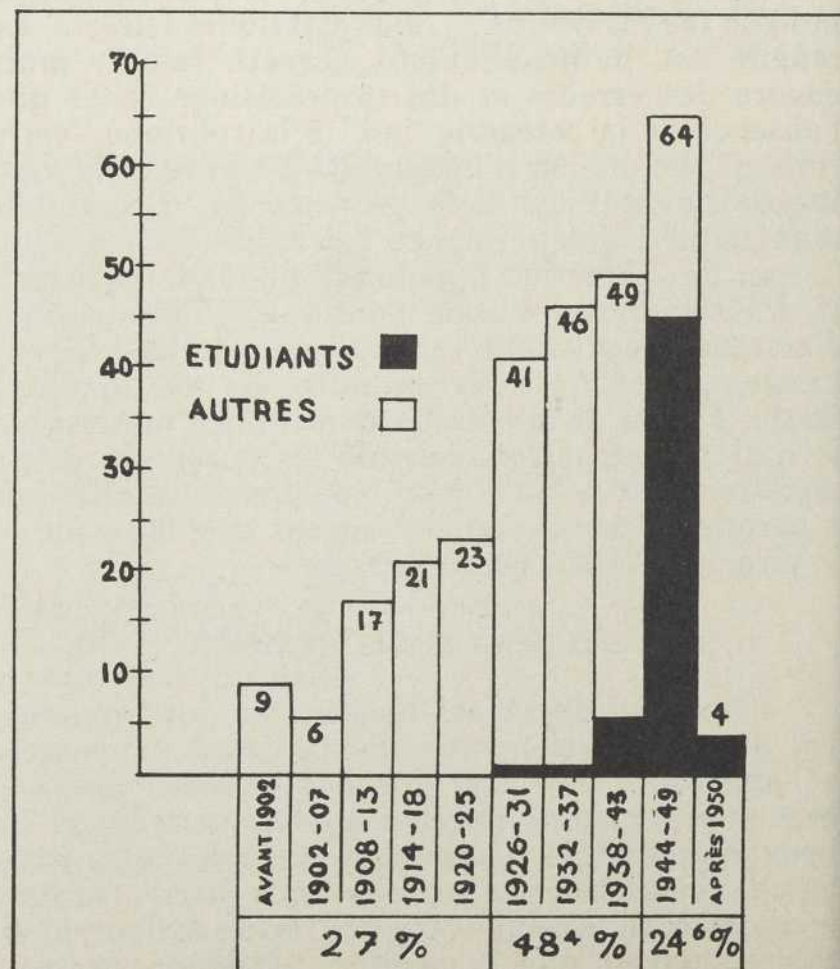
lectuels. Sur les 267 personnes qui ont répondu à la question "votre profession", 143 se recrutent dans le milieu de l'enseignement, soit un peu plus de la moitié. Parmi ceux-ci, on compte 65 professeurs, 56 étudiants, 9 administrateurs et 9 prêtres chargés de pastorale. Les services sociaux et les soins médicaux occupent 29 autres répondants parmi lesquels on distingue 10 travailleurs sociaux et 7 infirmières. Viennent ensuite 28 administrateurs et bureaucrates, y compris 8 secrétaires-dactylos, 23 agents de la production agricole et industrielle dont 10 ingénieurs, 20 femmes au foyer, 15 prêtres et pasteurs oeuvrant en milieu non-scolaire et 13 personnes s'occupant de relations humaines et de communication.

Le revenu moyen des professeurs, compte tenu de leur scolarité, influence grandement, comme il se doit, la moyenne des salaires qui oscille, dans notre échantillon, entre \$8,000. et \$8,500. pour les 207 personnes ayant un revenu personnel. Pour le quart de ces dernières, la moyenne se situerait même autour de \$14,000. Il n'en demeure pas moins qu'au total, 37.7% des répondants déclarent un montant inférieur à \$5,000. Compte tenu de ces extrêmes, la moyenne générale serait surtout représentative de 43% des lecteurs. Il va sans dire que la présence de 56 étudiants dans notre échantillon perturbe considérablement cette donnée moyenne.

INTERDIT AUX CROULANTS

Ceci nous amène à jeter un coup d'oeil au graphique de la distribution selon l'âge.

GRAPHIQUE II:
VOTRE ANNEE DE NAISSANCE

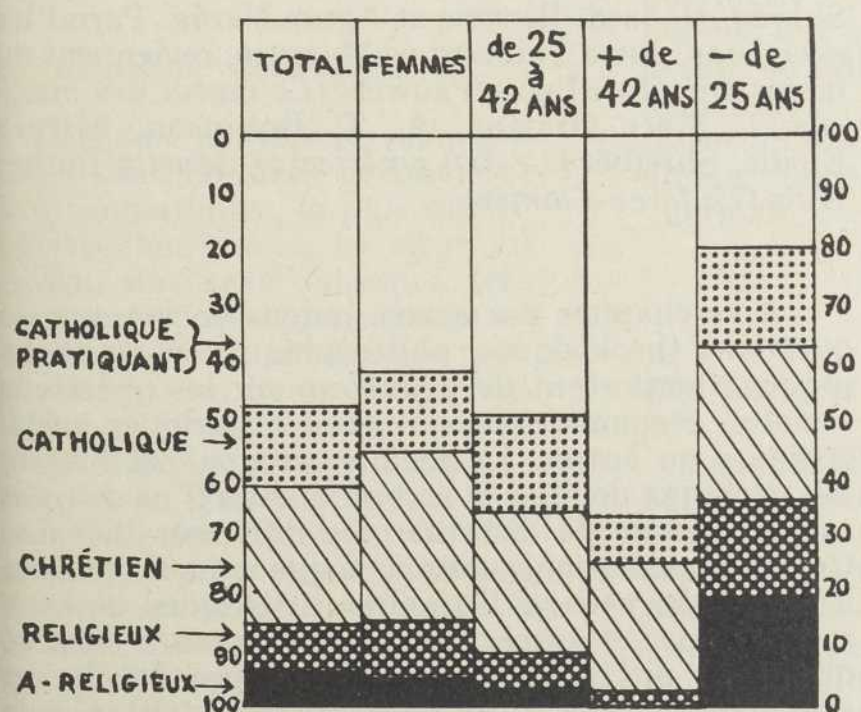


En plus d'être caractérisé par une élévation quasi constante vers la droite — ce qui dénote que le nombre de lecteurs diminue avec l'âge — le graphique II montre deux niveaux de rupture situés respectivement autour de 25 et 42 ans. Le bloc principal s'inscrit entre ces deux âges et représente près de 50% des lecteurs. Au deux extrémités, se situent deux autres blocs figurant chacun environ 25% des répondants. Celui de droite est presque entièrement occupé par les étudiants. Nous obtenons ainsi trois unités nettement différenciées. Elles représentent trois types de lecteurs comme nous aurons l'occasion de le constater par la suite.

VOTRE OPTION RELIGIEUSE

"Où situez-vous votre option religieuse la plus profonde?" Cette question devait vous amener à préciser s'il vous paraissait plus important d'être chrétien que catholique, d'esprit religieux plutôt que chrétien et ainsi de suite. Un catholique effectivement pratiquant pouvait donc se définir à un niveau plus fondamental que sa pratique religieuse et inscrire, par exemple, chrétien ou même religieux. Nous ignorons jusqu'à quel point cette question relativement nouvelle a été comprise de la sorte. Quoi qu'il en soit, les réponses obtenues offrent de précieux indices des perceptions religieuses de nos lecteurs.

**GRAPHIQUE III:
VOTRE OPTION RELIGIEUSE**



Parmi les personnes qui ont répondu, 47% maintiennent comme fondamentale à leur identification religieuse la pratique du culte catholique. Un 14% additionnel préfère se définir par son appartenance à l'Eglise catholique, tandis que 25% de l'ensemble se disent tout simplement chrétiens. Les autres 15% se rangent pour près de la moitié parmi les personnes a-religieuses et pour le reste parmi les monothéistes, les déistes et surtout les esprits religieux. On pourrait croire que les femmes insistent davantage sur l'importance de leur pratique religieuse. Il n'en est

rien. Par contre celles qui ne retiennent pas comme essentielle l'option chrétienne se montrent légèrement plus religieuses que les hommes. La répartition des sexes selon l'âge n'explique pas cette variation sur laquelle il ne convient pas d'insister vu la faible représentativité des répondants féminins.

Il est beaucoup plus important de remarquer les différences entre les divers groupes d'âge. Si le bloc principal des 25-42 ans épouse et modèle d'assez près le comportement du lecteur moyen, il n'en va pas de même des aînés et des cadets. Alors que 97% des plus de 42 ans se disent chrétiens, 64% des moins de 25 ans le font. De même à peine 1/5 des jeunes retiennent comme importante la pratique catholique alors que les 2/3 de ceux qui pourraient être leurs parents s'y réfèrent. Inutile de préciser que les souhaits et les desiderata de ces deux groupes opposés ne coïncident pas facilement. Nous aurons à revenir sur ce point dans nos analyses subséquentes.

VOTRE OPTION POLITIQUE

Ce phénomène nous le retrouvons au chapitre de l'option politique. Quatre jeunes hommes (dont deux hors du Québec) appuient les partis traditionnels. Trois se disent "libéral". C'est déjà moins que le nombre de ceux qui réclament la création d'un parti radical maoïste ou révolutionnaire. Par contre, 31 des aînés optent présentement pour l'Union nationale ou le Parti libéral. Ce dernier chiffre est identique à celui de ceux qui, parmi eux, appuient un parti favorable à l'indépendance. Pourtant, le Parti québécois bénéficierait, selon notre échantillon, de 65% des suffrages de nos lecteurs. Il serait suivi de très loin par le Parti libéral avec 16%, même si on tient compte des 24 personnes hors du Québec qui se sont prononcés sur cette question. Le NPD québécois recueillerait 9% des votes et l'Union nationale seulement 6%. Le reste se partage entre anarchistes, marxistes, révolutionnaires à l'exception de deux jeunes femmes, l'une en faveur d'un parti a-national et l'autre d'un socialisme démocratique autre que le NPD.

VOTRE PRINCIPAL CHAMP D'INTERET

Nous ne retrouvons pas ce phénomène au niveau des centres d'intérêt. En effet, quel que soit l'âge, les questions sociales préoccupent principalement nos lecteurs. Celles-ci ont retenu l'attention de 28% de ceux qui ont répondu. La religion nous a été signalée par 17% d'entre eux. Ce champ d'intérêt se classe également deuxième partout. Viennent ensuite la psychologie (7.5%), la littérature (7.2%) et l'histoire (6.9%). La politique, la sociologie et la pédagogie dépassent légèrement 5% tandis que les autres champs d'intérêt se partagent à peu près également le reste.

Certains ont déploré le caractère restrictif de cette question où il était écrit: "N'encerclez qu'un numéro." Pourtant, la question suivante permettait amplement de nuancer la réponse qu'on y apportait: "Quelles sont les trois oeuvres (littéraires, radiophoniques, télévisuelles, cinématographiques, musicales, théâtrales, picturales, sculpturales ou autres) qui vous ont le plus intéressés ces dernières années?" De fait les résultats compilés ne manquent pas d'intérêt. Résumons-en les principaux traits.

Malgré l'extrême diversité des 505 oeuvres mentionnées, il est possible d'établir un certain palmarès. Viendraient aux premières places:

OEUVRES	Nombre de mention
1—L'Expo 67 (Terre des Hommes)	28
2— <i>Le Sel de la semaine</i> à Radio-Canada	28
3—Les films de Claude Lelouch	26
4—L'oeuvre de Réjean Ducharme	24
5—Pierre Teilhard de Chardin	18
6—Han Suyin	17
7—Maurice Béjard et Les Ballets du XXe siècle	13
! 8—Gilles Vigneault	12
9—Robert Charlebois	12
10— <i>Tirez au clair</i> à Radio-Canada	9
11—Le théâtre de Marcel Dubé	9
12— <i>Carmina Burana</i> de Karl Orff	8
13— <i>Sound of Music</i> de Beckett	8
14— <i>Docteur Givago</i> de Boris Pasternak	8
15—Les films de Bunuel	8
16—Herbert Marcuse	8
17— <i>Rue des Pignons</i> à Radio-Canada	7
18—Les films d'Ingmar Bergman	7
19—Marie-Claire Blais	7
20— <i>Les Beaux Dimanches</i> à Radio-Canada	7

UN PALMARES SIGNIFICATIF

Le palmarès qui précède regroupe un peu plus de la moitié des oeuvres mentionnées. Il risque cependant de fausser l'impression que donne la lecture des réponses. On ne dirait pas à le lire que 57,5% des mentions concernent des volumes. Il tend à démontrer du moins l'impact de l'audio-visuel dans la formation de la culture générale. Les mass media fourniraient ainsi le noyau commun de la conscience collective autour duquel viendraient se greffer les nuances de la culture personnelle apportées par la lecture et les expériences individuelles.

Complétons ce rapide survol par le tableau suivant:

- 123 volumes français: 84 essais; 39 oeuvres littéraires.
- 87 volumes québécois: 40 essais; 47 oeuvres littéraires.
- 77 autres volumes: 42 essais; 35 oeuvres littéraires.
- 136 films dont 56 français et 14 québécois.
- 103 programmes de radio et de télévision: tous à Radio-Canada sauf 3.
- 87 spectacles de musique et de chansons dont 31 par des chansonniers québécois.
- 47 pièces de théâtre dont 24 québécoises.
- 43 expositions ou oeuvres architecturales dont 9 seulement sont étrangères.
- 5 événements.

OEUVRES D'ICI

Chacun aura remarqué l'importance relative des oeuvres québécoises. A l'exception de la poésie et de la musique instrumentale, chaque secteur culturel est très bien représenté dans notre échantillon: Le cinéma notamment par Pierre Perrault, Fernand Dansereau et Jean-Pierre Lefebvre; Les essais par René Lévesque, Carl Stern, Jean Lemoyne, Fernand Dumont et Pierre Vallières, pour ne signaler que les principaux noms absents de notre palmarès initial, auquel il convient encore d'ajouter ceux de Riopelle, Fillion, Vaillancourt, Hudon, Léveillé, D'Or, Loranger et Ferron, Brault, Thériault et Savard mentionnés à plusieurs reprises. Concluons en signalant que la Société Radio-Canada, à la suite d'une incroyable décision, supprimera à l'automne prochain les émissions qui donnent à la section télévision plus de la moitié des mentions faites par nos lecteurs. C'est ainsi qu'en abandonnant le principe selon lequel il n'existe pas un public (celui des cotes d'écoute) mais des publics (le vôtre parmi tant d'autres), Radio-Canada rendra de plus en plus urgente l'expansion de Radio-Québec.

... ET D'AILLEURS

Parmi les créateurs non-québécois, outre Han Suyin déjà mentionnée, seuls Dostoïewski, Camus, Saint-Exupéry, Malraux, Bernard Shaw (*Pigmalion*), Claudel, Maeterlinck (*L'Oiseau bleu*) et Jacques Brel obtiennent plus de deux mentions. Au cinéma, s'ajoutent les noms d'Antonioni, Kenato Shindo, Godard, Resnais et Agnès Varda. Parmi les essayistes, outre Teilhard et Marcuse, reviennent au moins trois fois Louis Pauwels (*Le matin des magiciens*), Marc Oraison, A. T. Robinson, Mircea Eliade, Shreiber (*Le défi américain*), Martin Luther King (*La force d'aimer*).

A ce chapitre des essais, notons encore que les questions théologiques, philosophiques et psychologiques l'emportent de beaucoup sur les questions sociales, économiques, politiques, historiques, pédagogiques ou autres. Le premier groupe, semble-t-il, fait plus que doubler le second quoiqu'il ne soit pas toujours facile de discerner ces différents niveaux. Cette considération, jointe à ce que nous avons noté à propos des oeuvres littéraires, artistiques, cinématographiques et autres, complète et nuance donc ce qui a été dit précédemment à propos du champ principal d'intérêt. Il est enfin nécessaire de préciser que ni l'âge ni le sexe ne semble modifier le choix du champ d'intérêt ou du type d'oeuvres signalées.

En résumé, les lecteurs de *Maintenant*, malgré d'évidentes ressemblances qui les rapprochent tous dans une même famille d'esprit, font preuve d'une étonnante diversité tant au niveau des groupes d'âges, des revenus, des options politiques ou religieuses et des centres d'intérêt. Nous verrons, le mois prochain, comment tout cela éclate avec évidence dans les jugements que vous portez sur la revue que vous lisez.

TEMOINS

RESPONSABLE: Richard Gay
REDACTEURS: Suzanne Asselin,
 Jean-Pierre Bélanger,
 Raymond Montpetit,
 Pierre Nepveu

L'HOMOSEXUALITÉ DANS LE CINÉMA AMÉRICAIN

Le cinéma fabriqué par nos voisins du Sud connaît depuis quelques années des transformations de toutes sortes. Aujourd'hui, les thèmes abordés et le style, dans la mesure où l'on peut parler d'un style U.S.A., laissent souvent le spectateur désarmé et détruisent peu à peu ce qui était devenu une certaine mythique du film américain, forçant tous et chacun à redéfinir les composantes de cette production cinématographique qui reste la plus importante au moins sur le plan quantitatif.

La "normalité" hétérosexuelle

Plusieurs nouveautés thématiques sont notoires et une des plus importantes, la plus significative sans doute, se situe au niveau du "sexe". Jusqu'à très récemment, les producteurs et les réalisateurs américains présentaient une image facilement définissable et peut-être même trop simpliste des relations sexuelles. Tout d'abord, il n'était nullement question de "l'anormalité", que ce soit l'homosexualité ou le lesbianisme. La base, c'était la "normalité" et non pas "l'anormalité". De cette dernière, il ne fallait dire mot, ou plutôt faire image; c'était tabou.

Marilyn et James Bond

Toute thématique sexuelle s'élaborait à partir de la relation "normale", c'est-à-dire la relation homme-femme. Et le héros était celui qui pouvait posséder

plusieurs femmes, l'héroïne, celle qui pouvait posséder plusieurs hommes. D'ailleurs, tout le système des "stars", système typiquement américain, était basé sur ce phénomène. Marilyn Monroe, ou plutôt l'idée qu'on nous proposait de sa personne, dans un film tel que *SOME LIKE IT HOT*, se résumait précisément en une sorte de pôle d'attraction très "en chair" où venait échouer toute la gent masculine. Clark Gable, ou plus récemment Sea Connery dans son rôle maintenant célèbre de James Bond, constituaient l'équivalent masculin: aucune femme, que ce soient celles dans le film ou celles dans la salle, ne leur résistait. C'était là la manifestation d'une sexualité sans aucun doute extrême, mais "normale".

The Graduate

Dans *THE GRADUATE*, de Mike Nichols, on pouvait découvrir une certaine perversité sexuelle: Mme Robinson, âgée d'une quarantaine d'années, cherche à séduire le jeune ami de sa fille, l'entraînant régulièrement dans une chambre d'hôtel. Il y avait là quelque chose de plus ou moins acceptable, de plus ou moins sain et Nichols, le réalisateur, s'efforçait bien de rendre la situation dans tout ce qu'elle exhalait d'air empoisonné pour le jeune héros (anti-héros serait peut-être plus juste). Mais encore une fois, il s'agissait d'une relation homme-femme et si on y trouvait une perversité indéniable, le tabou

mentionné plus haut restait fondamentalement indemne.

La mythique est atteinte

Mais toute cette thématique sexuelle devait se voir détruite dans un film qui dans son ensemble reste plus ou moins intéressant précisément parce qu'il ne peut être considéré comme un ensemble. Il s'agit de *THREE IN THE ATTIC*, réalisation de troisième ordre, tantôt amusante, tantôt banale. Ce qu'il faut retenir de ce film, c'est non pas sa manière qui est trop souvent "clichée", pour ne pas dire plagiée, mais plutôt l'intrigue.

Un étudiant, beau, sportif, charmeur en plus, délaisse quelque peu ses études, préférant exercer son donjuanisme et courtoiser (le mot est trop précieux) les filles qui fréquentent le collège voisin du sien. Chaque journée devient pour lui une véritable aventure, une course contre la montre, puisqu'il s'empare de trois filles et qu'il se satisfait quotidiennement auprès de chacune. Or, les trois étudiantes, qui se connaissent bien, découvrent, un jour, le jeu égoïste de Baxton (c'est le nom du héros). Elles décident alors de se venger et de servir à ce donjuan une leçon dont il se souviendra longtemps. Elles l'enferment donc dans le grenier de leur maison et tour à tour, pendant plusieurs jours, elles lui font l'amour, l'épuisant complètement et réduisant à l'état de loque ce jeune homme sportif et débordant de santé.

Cette intrigue plus ou moins bouffonne reste toutefois fortement significative: c'est là, somme toute, la mort de la sexualité telle qu'elle était traitée dans le cinéma américain, cette sexualité "normale" mais extrême où le héros (l'héroïne selon le cas) s'appropriait d'une manière nettement immorale toutes celles qu'il désirait. *THREE IN THE ATTIC* tue cette mythique et c'est à ce niveau que le film devient valeur signifiante. Baxton, épuisé, pâle, les yeux boursoufflés, les lèvres durcies et la barbe longue, Baxton écrasé dans le fond du grenier, c'est aussi l'image mourante de la sexualité telle que nous la présentaient les réalisateurs américains depuis trop longtemps.

Une étape nouvelle: l'inversion sexuelle

Une étape nouvelle commence. Le cinéma américain s'est donné une leçon de morale: il a détruit en l'espace d'un film une attitude qui le caractérisait, car elle s'était faite évidente dans des centaines de films et pendant nombre d'années. Des portes sont maintenant ouvertes sur l'inconnu, et la caméra américaine peut épier des situations, présenter des valeurs sexuelles qu'elle n'a pas encore rencontrées. La mythique est sapée, le tabou aussi.

En effet, depuis quelque temps, plusieurs films "made in U.S.A." s'élaborent non pas à partir d'une sexualité "normale", mais à partir d'un thème considéré jusqu'ici comme tabou, l'inversion sexuelle. Un des exemples évidents de cette nouvelle thématique a pour titre *THE FOX*. Ici un homme vient troubler une relation très intime entre deux femmes, tout comme le renard vient troubler la paix des poules. (The "fox" against the "chicks"). Mais, il faut l'avouer, la relation entre les deux femmes est présentée de façon très prudente: les indications se limitent presque uniquement à des symboles. L'image montre très peu, elle suggère surtout. Le lesbianisme se fait beaucoup plus évident dans *THE KILLING OF SISTER GEORGE*.

The Sergeant

Si le lesbianisme est exploité, l'homosexualité l'est aussi. Il apparaissait déjà dans *REFLEXION IN A GOLDEN EYE*. Dans un film plus récent, *THE SERGEANT*, l'homosexualité, tout comme dans *REFLEXION* d'ailleurs, prend place à l'intérieur du cadre militaire. On assiste au drame d'un sergent dur et sévère qui s'éprend d'un de ses soldats et tente l'impossible pour briser la relation sentimentale entre son protégé et une jeune Française. Le rôle est tenu par Rod Steiger (*IN THE HEAT OF THE NIGHT*), qui rend à merveille cet être à la fois rustre et sensible, cruel et tendre. Fait significatif, cette réalisation présente en gros plan un baiser accolant deux bouches masculines, l'une amoureuse, l'autre réticente. On dirait même que l'ensemble du film est fait en fonction de ce baiser, moment capital de l'oeuvre et moment capital pour saisir la transformation de la thématique sexuelle dans le cinéma américain. L'homosexualité s'est aussi manifestée dans deux films qui ont précédé *THE SERGEANT*. Il s'agit de *NO WAY TO TREAT A LADY* et aussi *THE DETECTIVE*. Ici l'inversion ne constitue aucunement le thème central, mais certaines séquences dévoilent les manières et les milieux des invertis. D'une certaine façon, ces quelques moments nous préparaient au *SERGEANT*.

Une thématique nouvelle...

Oui, les réalisateurs américains ont enfoncé la porte et pénètrent lentement dans une chambre sombre et bizarre où les désirs sexuels sont différents et, pour certains, choquants. Tout d'abord, la caméra prude et stupéfaite n'osait voir de face, puis peu à peu elle s'est faite plus curieuse cherchant à secouer sa gêne et maintenant elle dévoile au spectateur un monde qui la surprend et qui, elle le sait, étonnera aussi le public.

Cette nouvelle thématique constitue beaucoup plus qu'un détail parmi tant d'autres; il

s'agit en fait d'une véritable exploitation de l'inversion et cette exploitation s'affirme déjà comme une constante qui n'est pas prête de trouver sa fin. En effet, plusieurs films en préparation vont continuer l'approfondissement du thème. Je pense en particulier à *THE EXQUISITE THING* que tournera bientôt Alan Schneider. Une jeune femme très riche cherche désespérément des relations sexuelles où elle se verra dominée, humiliée, punie même; elle se lie tout d'abord avec un homme beaucoup plus âgé qu'elle, puis avec un sadique et enfin avec une lesbienne. Voilà brièvement l'intrigue du film et une preuve que le cinéma américain compte bien continuer dans la même voie.

Il faut dire que les grandes compagnies de production américaines sont en partie influencées par l'underground et les oeuvres européennes qui traitent avidement des différents états sexuels. La concurrence est toujours là; et c'est encore plus vrai lorsqu'il s'agit de "sexe".

... mais une psychologie réactionnaire

Si le tabou n'existe plus, si l'inversion est maintenant présente dans les réalisations américaines, la psychologie n'a pas changée. Avant il ne fallait pas traiter des homosexuels ni des lesbiennes; on les considérait comme des "cas", des "pauvres malheureux", des "perdus". Maintenant, ils évoluent sur l'écran, mais on les considère toujours comme des "cas". L'attitude reste foncièrement semblable; elle n'est que plus manifeste.

En effet, *THE FOX*, *THE SERGEANT*, *THE KILLING OF SISTER GEORGE* prouvent de façon irréfutable que si l'inversion a pris place sur l'écran et devient somme toute "matière à consommer", elle n'est pas pour autant acceptée. Dans *THE FOX*, une des deux femmes, la plus méfiante à l'égard de l'homme, la plus ouvertement attachée, meurt la tête fracturée sous le poids d'un arbre. A la fin de *SERGEANT*, le personnage central, désespéré par l'attitude repoussante de son protégé, fuit

dans les bois, carabine à la main, et se suicide. Dans chacun de ces films, l'inversion se trouve punie, condamnée sévèrement par la mort, comme si c'était là le seul sort que méritaient les personnages. Ce sont des êtres monstrueux et ils ne méritent pas mieux, voilà ce que semblent avancer ces réalisations.

Un regard pernicieux et destructeur

L'homosexuel ou la lesbienne sont des "cas" intéressants, parfaits pour la consommation, mais rien de plus. L'image qui les décrit les condamne autant que le silence réprobateur des années précédentes. Somme toute, ces hommes et ces femmes sont réduits à l'état de "choses"; on leur nie toute humanité véritable. On les humilie, on les tue là sur l'écran et le grand public semble s'en réjouir, participant du fond du coeur à ce meurtre gratuit. Il faut reprocher au cinéma améri-

cain d'aujourd'hui de flatter l'opinion populaire qui se moque trop souvent d'une manière puérile et inconséquente des invertis. Si les cinéastes des Etats-Unis donnent maintenant une place à ceux qu'ils avaient volontairement négligés, cette place n'est pas du tout confortable, car la caméra les épie avec cynisme et cruauté. Après le silence, c'est maintenant le regard pernicieux et destructeur!

Au-delà du superficiel

Or ce regard, s'il veut devenir objectif et consciencieux, devra se faire moins superficiel et plus compréhensif. Il devra accepter que l'inverti n'est pas un monstre ni un criminel, mais bien une personne et que celle-ci ne mérite pas la mort. Comme toutes les autres, elle cherche à réaliser un certain bonheur et ce bonheur elle peut le trouver. L'inverti n'aboutit pas nécessairement au désespoir, comme semble le souligner plusieurs des

dernières réalisations. Il n'est pas non plus nécessairement lié au crime, comme le laisse sous-entendre *THE DETECTIVE*; ce n'est pas toujours un traître, comme l'indique *UPTIGHT*. L'homosexuel et la lesbienne peuvent connaître un bonheur certain. Leur monde est différent, mais la joie y vit autant qu'ailleurs! Le film underground *QUEENS* est beaucoup plus objectif sur ce plan: on y découvre le monde des travestis, mais sans méchanceté et sans malice. Leur vie nous apparaît, comme toute vie, avec ses risques de joie et de malheur.

Et c'est dans ce sens-là que le cinéma officiel américain devra s'orienter afin de remédier à cette thématique tronquée. Pourquoi ne pas réaliser *UN HOMME ET UN HOMME* ou *UNE FEMME ET UNE FEMME*, des films où la vie prendrait des couleurs aussi envoûtantes que celles créées par Lelouch?

RICHARD GAY

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À NOS FRAIS

Que diriez-vous de devenir représentant de votre revue durant vos loisirs? Personne mieux que vous ne peut faire connaître **MAINTENANT** et contribuer à sa diffusion dans votre localité ou votre région.

Vous pouvez également vous faire un revenu intéressant tout en passant des moments fort agréables.

Si notre offre vous intéresse, vous n'avez qu'à poster le coupon ci-dessous. En retour, vous recevrez le guide du représentant de **MAINTENANT** qui vous donnera tous les renseignements utiles.

POSTEZ CE COUPON DES AUJOURD'HUI

Service des représentants

Revue Maintenant

2715, Chemin Côte-Ste-Catherine Montréal 250

Veuillez m'adresser tous les renseignements relatifs au système de représentation de **MAINTENANT** et le Guide du représentant.

Nom

Rue (ou case postale) app.....

Ville Zone.....

VALOIS, GILLES
41 RUE TROTTIER
DOLLARD-DES-ORMEAUX
3255 30/01/69

L'ESPÉRANCE: NOTRE PAIN QUOTIDIEN

L'espérance chrétienne est une espérance d'homme. Comment échapperait-elle au rythme des saisons de l'esprit? Elle suit un itinéraire, dont nous n'apercevons d'ailleurs les principaux jalons, le plus souvent, que longtemps après que nous les avons dépassés. Comment suivre l'itinéraire d'un amour au moment même où l'amour l'invente et le trace? Comment suivre notre espérance, pas à pas, au moment même où elle se fraie un chemin unique, imprévisible, irremplaçable, vers celui en qui tout désir sera consommé? Et pourtant, nous savons que l'itinéraire existe, pour chacun de nous, pour ceux auxquels nous sommes le plus intimement liés, pour l'Eglise, pour l'ensemble de la grande famille humaine. La Bible est-elle autre chose, au fond, que la chronique d'une espérance? Et quelles saisons! Quelles alternances! Quels cheminements longs et sinueux, jour après jour, génération après génération, siècle après siècle, depuis la nuit de la préhistoire jusqu'à l'événement évangélique, qui laisse entrevoir encore des voies nouvelles! Tel le grain de sénévé, ou le blé qui pousse dans un champ, ou le ferment qui fait lever peu à peu toute la pâte.

C'est en pensant à cela que j'ai souvent parlé d'un aménagement de l'espérance sur cette terre qui est notre demeure. Non, l'espérance chrétienne n'est pas seulement ce regard audacieux, jeté loin en avant, par-dessus les saisons, jusqu'à la "vie éternelle". L'espérance chrétienne est aussi une chose de cette heure et de ce jour; elle est une chose de la saison de mon enfance et de la saison de mon âge mûr; elle est une chose du plus lointain passé, une chose de ce siècle, et une chose du siècle à venir, que je voudrais meilleur que le mien. Elle est une chose qui soulève la création "en travail d'enfantement", comme disait Paul, sous mes yeux, dès maintenant, ici même (Romains, 8: 22-25). Elle est une chose à bâtir, une chose qu'il nous revient, pour une part, d'aménager dans le temps et dans la demeure des hommes.

Je sais: nous avons souvent perdu de vue cet aménagement, comme nous avons souvent perdu de vue notre participation à la création. Sans aller jusqu'à le dire tout haut, nous nous sommes targués d'être des hommes de la rédemption et du salut. Nous nous sommes trop souvent empressés d'enjamber les échecs de l'histoire, comme si la "vie éternelle" pouvait être un simple refuge contre les intempéries. L'espérance chrétienne ne commence pas avec les jours mauvais et les "temps difficiles". Elle ne commence pas au seul point douloureux où tout paraît céder. Elle commence là où est la vie, là où est la création, là où est l'itinéraire de chaque jour. Elle est là aux jours sombres, mais elle est là, d'abord, aux jours clairs, où l'amour et la joie s'occupent à construire nos lendemains. Pour espérer dans l'échec et la souffrance, il faut avoir préalablement goûté ce que c'est que d'espérer dans le succès et la joie. L'espérance chrétienne n'est pas un médicament ni un antidote: elle est une nourriture.

Insérée dans la trame la plus familière de l'espérance humaine, elle est pour nous comme le pain de chaque jour. Que demandons-nous dans la prière du Seigneur? Cette chose modeste et grande à la fois qui nous construit et qui refait nos forces. Mais le pain de chaque jour, n'est-ce pas aussi le pain de la joie, le pain de l'amitié et de la fraternité, le pain de l'oeuvre à faire aujourd'hui, le pain de l'inspiration qui invente la nouveauté, le pain de la force et du courage, le pain de la justice et de la paix entre les hommes, le pain de l'élan et de l'admiration dont nous avons tous besoin pour vivre, le pain de l'espérance et de l'amour?

J.P. Audet, o.p.: *Bâtir la demeure humaine*, pp. 88-91